



Rédaction et recherche iconographique
Marc Crunelle

Comité de lecture et coordination
Anne Deckers, Thierry Wauters
Dominique Pauchet, Michèle Herla : Direction des Monuments et des Sites

Relecture
Martine Maillard : Direction des Monuments et des Sites

Remerciements
M. Raymond Van Thournout;
Mmes et MM. Hennessey et Vierstraete;
MM. Jacques Lemerrier, Daniel Remacle, Olivier Desorgher ainsi que les membres du Cercle
d'Histoire de Bruxelles et de la Maison des Arts de Schaerbeek.

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite; g = gauche

Archives d'Architecture moderne: 3, 15(g), 16(h,m), 17, 18, 19, 21(h); Institut royal du Patrimoine
artistique: 7, 15(d), 21(b), 35(b), 47; Archives de la Ville de Bruxelles: 11, 43; Musée du Cinéma: 12, 14,
31; Collection Van Thournout: couverture, 4, 6, 16(b), 26, 29(b), 35(h), 37(d), 46; La Rétine de Plateau
asbl: 45(b-g,d); Collection Hennessey: 1, 32(g), 41; Maison des Arts de Schaerbeek: 36(d), 36-37;
Collection Remacle: 20; Collection Rousseau: 33(h); Collection De Praet et Studio 2001: 32(b), 36(h-g),
37(h-g, b), 44; Collection Vierstraete: 39; Collection Crunelle: 48.

Graphisme: La Page - Photogravure: Poot Printers - Impression: Enschedé | Van Muysewinkel
Distribution: Altera Diffusion

© Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites
C.C.N. - rue du Progrès, 80 - 1035 Bruxelles - Tél: 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL: D/2008/6860/014 - ISBN 978-2-930457-26-0

Histoire des cinémas bruxellois

Marc Crunelle



LE CINÉMATOGRAPHE	2
LES PREMIERS CINÉMAS: AMÉNAGEMENT ET CONSTRUCTION ...	4
L'IMPLANTATION SUR LES BOULEVARDS DU CENTRE	9
PARCOURS DES SALLES ET DES STYLES	10
De 1905 à 1918	12
De 1918 à 1930	18
De 1930 à 1945	27
De 1945 à 1960	34
De 1961 à nos jours	38

Le cinématographe

LES THÉÂTRES DE « SPECTACLE OPTIQUE »

Le XIX^e siècle a vu l'expansion d'une société industrielle et bourgeoise, soucieuse de grandeur et de sérieux. Elle n'en était pas moins à la recherche de distractions nouvelles pour lesquelles elle s'autorisait certaines audaces imaginatives. Avide de rêve et de dépaysement, elle s'adonnait aux plaisirs de l'illusion par le truchement de la science amusante en général et des jeux d'optique en particulier.

C'est notamment pour répondre à cette inclination que les « panoramas » se multiplièrent à Bruxelles dans les années 1880. Il s'agissait de vastes rotondes abritant de gigantesques toiles peintes cylindriques – pouvant atteindre cent vingt mètres de circonférence et une hauteur de quatorze mètres – qui constituaient les premiers théâtres de « spectacle optique ». Ces panoramas représentaient de manière extrêmement réaliste des sujets divers comme la bataille de Waterloo (signée de Charles Castellani en 1880, elle se trouvait dans la rotonde actuellement classée du boulevard Maurice Lemonnier, 8-14), l'âge de la houille et du fer (1881), Paris le jour et la nuit (1881), etc.

Le panorama, qui suscita un tel engouement qu'on peut le considérer comme le premier média moderne, n'est pas à proprement parler l'ancêtre du cinéma, mais il a assurément préparé le public à l'accueillir de manière enthousiaste.

Le promeneur qui déambule aujourd'hui dans la galerie du Roi peut apercevoir, au n° 7, une plaque commémorative rappelant un événement bien particulier et portant l'inscription : « Ici eut lieu, le 1^{er} mars 1896, la première séance publique en Belgique du cinématographe Lumière ». Après quelques rares séances de projection privées, c'est en effet dans ce bâtiment, plus précisément dans les locaux du quotidien libéral *La Chronique*, que se déroulèrent les premières représentations publiques du cinématographe à Bruxelles (la toute première séance publique eut lieu à Paris le 28 décembre 1895).

Située au premier étage, la salle des dépêches de *La Chronique* abritait régulièrement déjà des expositions touchant des thèmes variés : « monstruosités » de la faune et de la flore, découvertes, photos prises par des correspondants bénévoles, inventions comme le kinétoscope d'Edison exhibé en 1895...

C'est à l'occasion d'une exposition de ce type que ladite salle fut garnie de toile rouge et de banquettes confortables afin de recevoir les curieux venus assister, le 1^{er} mars 1896 donc, dès dix heures du matin, à la première représentation publique du cinématographe. « Tout à coup, le spectateur aperçoit sur l'écran une marine avec ses vagues déferlant sur la plage, tandis que des baigneurs prennent leurs ébats dans la mer. Les uns courent et se poursuivent en se jetant des paquets d'eau, les autres nagent ou plongent. On est déconcerté par cette chose vivante et, avant que l'on soit revenu de son étonnement, apparaît une autre scène, non moins étrange, représentant la sortie des ateliers Lumière à Lyon. » (*L'Indépendance belge*, 2 mars 1896). Toutes les quinze ou vingt minutes, les candidats à l'initiation sont introduits dans la salle par fournées successives. Tous sont subjugués et ébahis par la magie des personnages qui s'animent et vivent sur la toile « dans l'absolue vérité de leurs expressions, de leurs mouvements et de leur allure » (*L'Étoile belge*, 2 mars 1896). L'accueil est triomphal. Pendant des mois, la salle des dépêches de *La Chronique* ne désemptait pas : les images et le ronronnement continu du cinématographe fascinent les spectateurs.



L'Eldorado (1932).

« Devant le succès croissant du spectacle, il fallut rapidement multiplier le nombre de séances. Les dames furent invitées à venir voir les superbes photographies animées avant midi, de façon à éviter la cohue de la soirée. Chaque soir, à la sortie des théâtres, la salle de projection connaissait une nouvelle affluence, tandis que, dans la journée, c'était les élèves des écoles qui se pressaient aux représentations. Le Passage y gagnait un renouveau de vie et d'animation. » (G. Onclinckx, *Les débuts du cinématographe*).

Dans la foulée, le *Théâtre de l'Alcazar* (rue d'Arenberg, 5), intercalera des scènes filmées dans « Bruxelles-Kermesse », pièce à l'affiche fin 1896. Un an plus tard, le *Palais d'Été* fait de même en incluant un spectacle cinématographique complémentaire à ses revues, suivi en 1898 par le *Théâtre des Galeries* puis, en 1899, par la *Scala*. Bientôt, le cinéma sera considéré comme un divertissement à part entière.

Les premiers cinémas : aménagement et construction

À quelques exceptions près (cf. *infra*), pratiquement aucune salle ne fut construite dans le centre-ville pendant vingt ans, soit de 1905 à 1925. Par « construire », on entend bâtir *ex nihilo* en établissant sur un terrain vierge un programme architectural idéal comportant la création de façades significatives. Par conséquent, il est plus approprié de parler ici d'installation ou d'aménagement dans divers lieux préexistants de dizaines de cinémas ou, comme on disait à l'époque, de spectacles cinématographiques.

Trois facteurs principaux sont à l'origine de cette situation. D'abord, il était plus économique de bénéficier d'un lieu déjà existant. Deuxièmement, l'aménagement d'un cinéma était aisé, bien plus que celui d'un théâtre. En effet, s'il suffit pour l'un d'une entrée, d'une salle avec des sièges, d'une toile et d'une cabine de projection, les contraintes du théâtre sont beaucoup plus importantes car, outre la salle, il est indispensable de construire une scène, un vestiaire, une

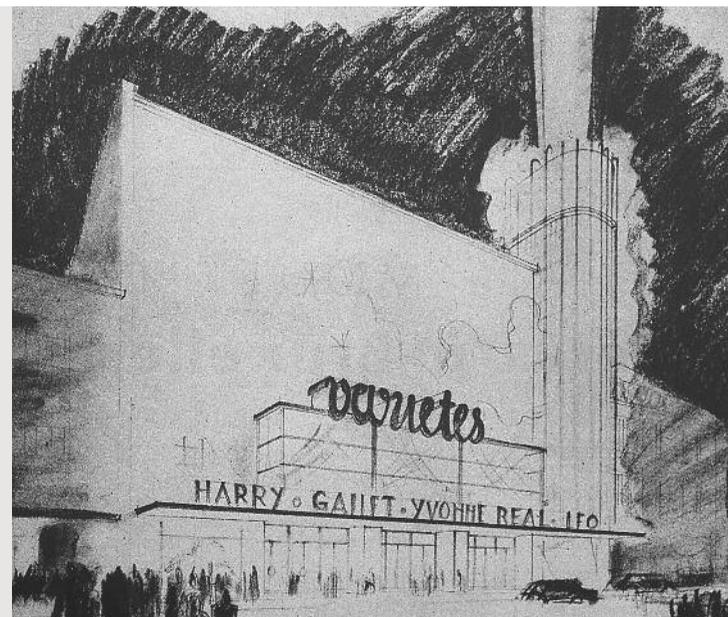
entrée pour les décors et des loges d'artistes. Enfin, l'implantation de nouveaux bâtiments dans le tissu urbain dense du Pentagone était rendue difficile par l'étroitesse des parcelles. Les premiers cinémas se sont dès lors plutôt « incrustés » dans la ville, occupant des lieux privés et des espaces publics ou encore en prenant tout naturellement place dans des lieux de spectacles. C'est le type même de ce que l'on nomme aujourd'hui la réaffectation.

L'engouement pour cette nouvelle forme de spectacle est énorme, ce qui entraîne très rapidement une multiplication des salles. Elles se répandent en effet comme une traînée de poudre le long des artères les plus fréquentées du centre-ville et des communes avoisinantes. Cependant, leur programme architectural se construit lentement, se façonnant selon les besoins et, petit à petit, acquérant un caractère propre, depuis les signes distinctifs en façade jusqu'à la décoration intérieure de la salle.

Comme l'avenir du cinéma pouvait encore paraître incertain, les premières salles présentent des aménagements hybrides : des rangées de sièges y sont bien sûr disposées, mais aussi des tables de consommation ainsi qu'un espace pour l'orchestre des musiciens. La programmation des spectacles est également mixte ainsi que l'annoncent plusieurs



LE MARIVAUX: 1.685 PLACES
Il possédait une façade de 10 m sur le boulevard Adolphe Max et de près de 45 m à l'arrière (rue Saint-Pierre).



LE VARIÉTÉS: 1.969 PLACES
Situé à l'angle de deux rues, il offrait 26,8 m de façade principale rue de Malines et plusieurs sorties de secours donnant à l'arrière dans la rue Saint-Pierre, in Bâtit, 1937.

salles : ici, les projections cinématographiques ne constituent qu'une partie du programme, ne durent là que cinq ou dix minutes ou apparaissent toutes les demi-heures, voire toutes les heures. Néanmoins, près de cent cinémas verront le jour à Bruxelles avant 1920.

C'est durant l'entre-deux-guerres qu'apparaissent les premières réalisations architecturales presque exclusivement dévolues au septième art, quoique toujours insérées dans la topographie urbaine existante et contraintes de s'inscrire dans un gabarit d'alignement de façades et un ensemble parcellaire parfois informe. Parallèlement, nombre de nouvelles salles continuent à prendre place dans d'anciens théâtres, cafés, salles de danse ou magasins.

Au cours des années 30, le passage définitif au « parlant » permet aux salles de cinéma de rompre à la fois avec la mixité d'activités et les structures architecturales imposées aux lieux d'exploitation. Ceux-ci sont désormais entièrement mis au service du cinéma, en ce compris la promotion – les revues d'architecture, telles que *Bâtir*, ne cessent de parler de « façades publicitaires » –, les améliorations techniques visuelles et auditives, le confort des salles – assise des sièges, chauffage, ventilation –, la fluidité de circulation des spectateurs et leur sécurité dans des salles pouvant contenir jusqu'à près de 3.000 personnes. Ces derniers

points conditionnent par ailleurs la taille même des salles qui, selon la volonté des exploitants, se devaient d'accueillir un maximum de spectateurs. Or, contrairement à ce que l'on pourrait penser, le nombre de spectateurs que peut contenir une salle n'est pas fonction du volume disponible, mais de la largeur cumulée des sorties de secours. La règle de sécurité imposée par le Service des Incendies est de un centimètre par personne pour la largeur des issues de secours. Tout le plan d'un cinéma est soumis à cette norme. Si, par exemple, l'accès à la rue d'une salle est de sept mètres, la salle en question ne peut en aucun cas contenir plus de 700 spectateurs – 1 cm x 700 cm – même si, s'inscrivant dans un système parcellaire, elle occupe tout le cœur de l'îlot et pourrait par conséquent en recevoir bien davantage. Le problème ainsi posé ne peut être résolu que de deux manières : soit s'inscrire en plan avec la longueur de la salle à front de rue – cette disposition coûteuse fut peu utilisée parce qu'elle imposait plus de façade décorative –, soit bénéficier de plusieurs accès dans la même rue ou dans les rues voisines. En additionnant la largeur de ces diverses sorties, il devenait possible de construire de grandes salles. Cette seconde solution a été adoptée à Bruxelles : tous les cinémas importants occupent un vaste intérieur d'îlot et disposent de plusieurs accès à la rue, aux impasses et ruelles proches.

L'AGORA: 2.887 PLACES

L'accès à la salle se faisait par trois entrées : 105 rue Marché aux Herbes, 7-9-11 rue des Éperonniers et 20 rue de la Colline; il comptait aussi trois sorties de secours donnant dans les impasses des Éperonniers, du Coffy et de la Cuve, cette dernière débouchant rue du Marché aux Fromages.



LE MÉTROPOLE: 3.000 PLACES

Il adoptait les deux structures : le grand côté de la salle longe la rue Neuve avec une façade concave qui accroît la largeur métrique de l'entrée et de nombreuses issues débouchaient à l'arrière, dans l'impasse du Cheval.



L'implantation sur les boulevards du Centre



Implantation des cinémas dans le Pentagone.

« On a remarqué depuis longtemps qu'il était avantageux pour les théâtres de se grouper au centre de la ville et que, loin de pâtir d'une concurrence aussi immédiate, ce voisinage des lieux de plaisir produisait au contraire un afflux plus grand de spectateurs. Il en est de même pour les cinémas. Il n'est même pas indispensable de les grouper au centre de la ville: tout carrefour important, tout centre secondaire leur est bon; il se forme ainsi, en maints endroits, des réunions de trois, six, dix cinémas, situés à deux pas les uns des autres. Si d'une part les boulevards du Centre et la rue Neuve ont favorisé leur multiplication, ils se rencontrent aussi par groupes aux environs de la porte de Namur, de la porte de Louvain, de la rue Haute, de la gare du Nord, en un mot, dans tous les endroits particulièrement fréquentés. » (Renieu, *Histoire des théâtres de Bruxelles*)

L'importante fréquentation des boulevards centraux est également due au fait que, les travaux de la jonction n'ayant débuté que dans les années 30, une foule de navetteurs se rend quotidiennement à pied ou en tram de la gare du Nord à la gare du Midi.

P. De Montaut et A. Gorska, architectes français et auteurs, entre autres, du *Cinéac Nord* (boulevard A. Max, 152), avaient eux aussi compris le caractère fondamental de l'implantation d'un cinéma pour son succès futur: « Dans les grandes villes, les salles spécialisées ou d'exclusivité ont intérêt à se trouver dans les avenues centrales. Elles peuvent voisiner de façon très proche. Ce voisinage n'est pas un élément de concurrence fâcheuse, mais au contraire un facteur de succès. L'artère importante attire le client pour de multiples raisons. Il s'y rend sans même avoir fait le choix d'un spectacle, souvent sans intention d'aller au spectacle. »

Enfin, ces implantations s'expliquent par la proximité de la gare du Nord qui facilite la livraison des bobines de films ainsi que par celle des bureaux de distributeurs de films installés rue Royale.



Place De Brouckère, boulevard A. Max sur lequel donne *Le Français* dans les années 50.

Parcours des salles et des styles

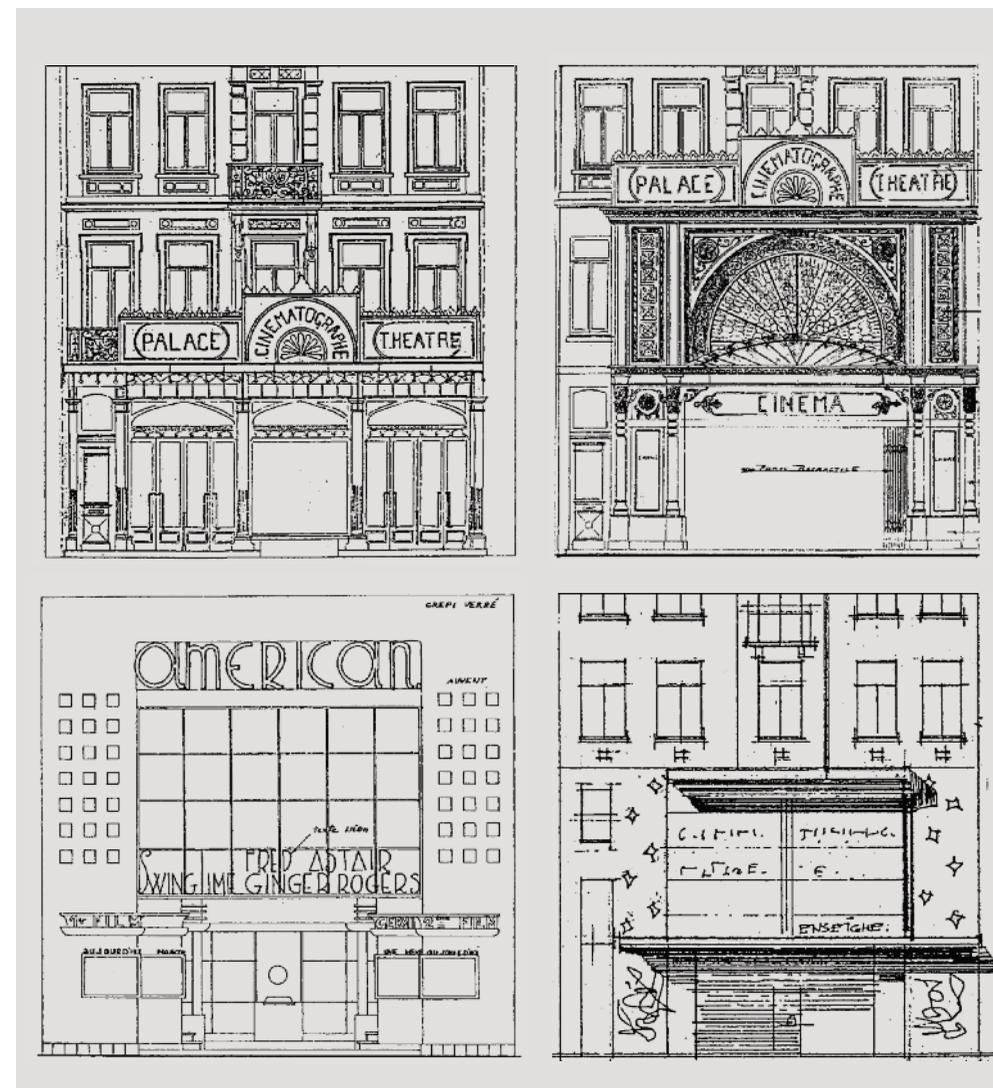
Quelles furent les nouvelles images d'architecture créées pour le cinéma? Qu'a apporté cette catégorie d'établissements au patrimoine bruxellois? Comment les ingénieurs et techniciens ont-ils transformé le confort visuel des spectateurs au fil des ans? Quels furent les aménagements en quelque cent ans? Bref, quels ont été les concepts suivis par les architectes dans l'élaboration de leurs plans? L'étude des réalisations principales et des exemples les plus représentatifs de chaque époque – ceux qui ont marqué les rues et les boulevards de Bruxelles – permet de comprendre l'évolution à la fois technique et architecturale des salles de cinéma.

Elle est cependant plus complexe qu'il n'y paraît à première vue car un cinéma célèbre, ayant marqué durablement la mémoire de spectateurs de tous âges, ne présente pas forcément l'entière des éléments – plan, façade, décoration de la salle – que l'histoire de l'architecture, souvent un peu réductrice, pourrait juger incontournables. Ainsi, un très grand cinéma tel l'*Agora Palace* (rue de la Colline, 16-22), pourvu d'une décoration intérieure très fournie, n'avait pour ainsi dire pas de façade. Il ne comportait que quelques portes d'accès. Dans d'autres cas, tel le *Cinéma de la Monnaie* (rue Léopold, 5-7, devenu le *Studio Étoile* en 1938), la façade est modifiée sans changer le décor de la salle. Six ans après son ouverture, l'*Eldorado* (place De Brouckère, 34-38) reçoit une façade moderniste qui n'annonce rien du décor intérieur «africain» qui fut maintenu. À l'inverse, on recense des exemples où l'on a modernisé la salle sans qu'apparaissent ces changements de manière notable en façade: le *Variétés* devient le *Cinérama*, le *Métropole* est divisé en plusieurs salles.

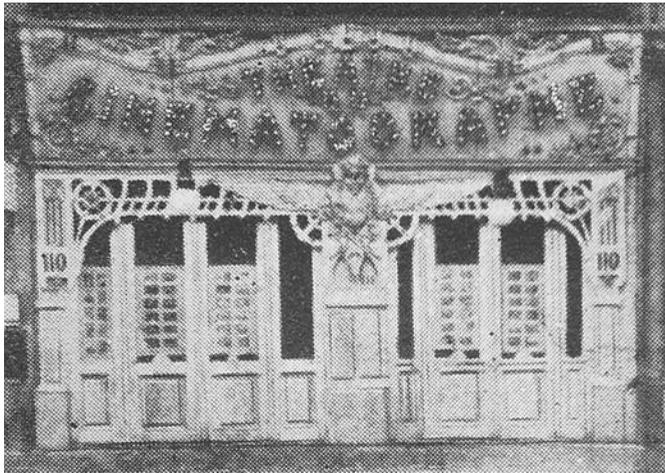
Certains cinémas font d'ailleurs régulièrement peau neuve tout en changeant de nom comme le *Palace* de 1910 qui devient l'*Orient Palace* en 1918, puis l'*American Cinema* en 1939 et, enfin, l'*American* en 1970 (rue du Pont-Neuf).

Le succès des salles ne semble pas non plus dépendre de leur âge. On observe, par exemple, qu'en 1968, les cinémas récents étaient aussi fréquentés que les salles plus anciennes. Le *Métropole* de la rue

Neuve, vieux de trente-cinq ans, était aussi populaire que le *Victory* situé en face et remis à neuf en 1946, ou que l'*Étoile*, construit en 1954 dans la même artère.



Évolution de la façade du *Palace*, rue du Pont-Neuf: le *Palace* (1910), l'*Orient Palace* (1919), l'*American Cinema* (1939) et l'*American* (1970).



Façade du Théâtre du Cinématographe, boulevard du Nord (actuel boulevard A. Max) (1906).

DE 1905 À 1918

La diversité des lieux

En 1905, le premier cinéma à part entière – soit une salle diffusant uniquement des images lumineuses animées – ouvre ses portes au 110 boulevard du Nord (actuel boulevard A. Max) sous le nom de *Théâtre du Cinématographe*.

Dès le début, la salle cruciforme est à même d'accueillir 156 spectateurs. Sa façade se distingue au rez-de-chaussée par une enseigne de style forain surmontant une quantité de portes vitrées. On assiste en 1905, à l'ouverture de deux autres salles tant la demande est grande : le *Théâtre du Cinématographe* (chaussée d'Ixelles, 10) et le *Victoria* (rue Marché aux Poulets, 50). En ce début de siècle, les films de Méliès et de Louis Feuillade, les héros Nick Carter, Judex, Fantomas, ou le célèbre acteur Max Linder envahissent les écrans. En 1906, ce sont six nouvelles salles qui voient le jour, puis 33 dès 1910 – année de l'Exposition universelle – et 79 (!) en 1914. Cette première vague de cinémas est caractérisée par une diversité à tous les niveaux, à la fois stylistique et technique.

La diversité des salles

En raison de la simplicité des moyens à mettre en œuvre à l'époque – un projecteur, des sièges, une toile –, tout espace pouvait se muer en salle pour projections cinématographiques. On s'installe en effet dans toutes sortes de lieux : atelier, garage, salle des ventes ou

d'exposition, ancien théâtre, magasin de détail, salle de réunion, de restaurant, de brasserie-concert ou de danse. Quelquefois les baies de fenêtres sont occultées et une chapelle désaffectée devient un cinéma ! En un mot, comme l'écrit Renieu, « Ici, c'est une salle étriquée où cent personnes se tiennent à peine ; là, un palais luxueux et spacieux qui peut en contenir trois mille. »

La diversité des configurations

Elle est directement liée à la nature des espaces utilisés. Les premiers cinémas présentent toutes les formes : carrées, trapézoïdales, en L (comme à l'*Excelsior* rue Haute, où la salle s'élargit devant l'écran), souvent rectangulaires où la longueur de la salle dépasse trois fois sa largeur, particularisme du parcellaire bruxellois long et étroit.

Les situations étonnantes ne manquent pas. Par exemple, la salle du *Cinéma Américain* (place De Brouckère, 36), construite à l'emplacement de trois maisons accolées mais dont les murs extérieurs ne sont pas dans le même alignement, est en forme de banane. Le projecteur est alors placé de biais afin que l'image soit centrée sur la toile du mur opposé.

Une autre salle, le cinéma *Louis XVI* (rue de Brabant, 87) a pour particularité un « déboîtement » en plan dû à la forme de la parcelle.

Quant à l'exploitant du *Grand Cinéma saint-gillois* (chaussée de Waterloo, 100), encouragé par le succès de son entreprise, il fait agrandir et exhausser, en décembre 1909, le bâtiment à l'arrière de sa salle afin d'installer 150 places supplémentaires au rez-de-chaussée et 91 à l'étage, places toutes situées derrière la « toile de réflexion ». La plupart des spectateurs assistent à la projection côté face, tandis que les autres, payant moins cher, regardent le film à l'envers.

En 1911, l'agrandissement du tout premier cinéma bruxellois, le *Théâtre du Cinématographe* permettra d'accueillir 216 spectateurs au lieu de 156. Parallèlement, la salle est équipée d'un système avec projecteur situé à l'arrière de l'écran.

La diversité des accès

Toutes les solutions sont imaginées. On pénètre dans la salle par l'arrière, mais aussi par le côté (*High Life*, avenue Louise, 35 ; *Cinéma Bourse*, rue du Marché aux Poulets, 42) ou encore sous l'écran (*Lutetia Palace*, rue Neuve, 17 – galerie du Commerce, 39).

LE THÉÂTRE DU CINÉMATOGAPHE

Ce premier cinéma remporte un succès fulgurant mais, comme en témoigne un riverain dans une lettre au commissaire de police du quartier en 1905, ne fait tout de même pas l'unanimité : « (...) Que d'ennuis ne cause-t-il pas à tous ses voisins ! D'abord, un « pitre » crie le boniment à la porte dès deux heures de relevée jusqu'à minuit. « Prenez vos places, vos billets ; dans quelques instants la séance commence, etc., etc. » Et cette éternelle plainte se répète, non seulement de deux à vingt-quatre heures de temps en temps, mais chaque jour, du 1^{er} janvier au 31 décembre ! Ensuite, depuis vendredi dernier, un autre exaspérant système de réclame a été inauguré pour l'après-midi. Entre chaque séance, une sonnerie électrique placée près de la porte de la rue sonne éperdument pendant cinq minutes sans interruption ; elle fait un vacarme qui s'entend dans la cour aussi bien qu'à la rue ! Et pendant le spectacle, jusqu'à minuit, ce sont, accompagnant le piano, roulements assourdis de tambour, coups de feu, vrais ou imités, fonctionnement de trompettes d'automobiles, sonneries de cloches, que sais-je encore ! C'est à sortir de vos gonds ! Ne pourriez-vous pas, Monsieur le Commissaire, user de votre autorité et faire cesser cet affolant état de choses ? Je ne parle pas des attroupements qui, le dimanche surtout, se tiennent sur le trottoir et nous empêchent d'entrer chez nous ! »



Éden Théâtre, rue Neuve (1906).

La diversité des aménagements intérieurs

Les petites salles modestes côtoient les grands complexes à double balcon. Dans certains cas, les balcons se prolongent par des avancées latérales jusqu'aux côtés de l'écran telles des loges de théâtre.

Les grandes salles possèdent toutes des zones bien distinctes : un parterre, des baignoires sur les côtés, des loges à l'arrière et même des aires de consommation au rez-de-chaussée. Une galerie est aménagée au premier étage et des balcons au deuxième. Le confort est parfois rudimentaire : les spectateurs regardent le film installés sur des bancs, des chaises, des fauteuils, mais également attablés devant un verre ou encore debout, comme à l'Éden (rue Neuve, 153-155) qui disposait, en plus des places assises, de 100 « places » debout au rez-de-chaussée et 150 à l'étage. « C'est ce que le Bruxellois appellera en son langage imagé le *cinéma blijf stôn*, le cinéma qu'il faut regarder en station debout. » (Bolen, *Histoire authentique, anecdotique et critique du cinéma belge*)

D'un point de vue technique, il convient de signaler que les projecteurs sont, dans les premières salles, des appareils simplement posés sur une petite table haute en fond de salle ou entre les spectateurs. À l'Éden, le projectionniste se tient au bord du balcon. Au *Cinéma des Princes* (place De Brouckère, 36), une zone libre de tout siège et protégée de chaque côté par une barrière mobile est réservée devant le faisceau lumineux. Au *Central Cinéma* (boulevard Anspach, 81), la cabine de projection, haute de deux mètres, est située au-dessus de la caisse ; à la *Brasserie Cinéma* (Petite rue des Bouchers, 30-32), elle est placée au-dessus du sas d'entrée.

Pour éviter les incendies – les films sont en effet très inflammables –, les cinémas s'équipent rapidement de cabines blindées et isolées de la salle.

La diversité dans la disposition de l'orchestre

L'espace destiné aux musiciens se situe soit au parterre, soit au même niveau que les spectateurs des premiers rangs, soit en fosse ou encore sous la scène. Dans la plupart des cas, l'orchestre se tient parallèlement à l'écran. Par contre, au *Trianon-Aubert* et au *Lutetia Palace* (tous deux rue Neuve), il occupe un espace perpendiculaire à la toile.

La diversité des façades

Certains cinémas présentent des façades entières, tel le *Pathé Palace* (boulevard Anspach, 85), d'autres en sont dépourvus. Qu'elles soient petites et installées dans des arrières-maisons – comme l'*Ibis* (rue de Brabant, 117), le *Modern Palace* (rue Neuve, 147) et le *Louis XVI* –, ou qu'elles soient au contraire grandes et imbriquées dans un îlot, comme le *Victoria*, nombre de salles ne sont accessibles que par une porte cochère et un long couloir. Seul un petit panneau publicitaire en façade indique l'existence du cinéma. Beaucoup de salles transforment simplement leur devanture au rez-de-chaussée et, plus tard, placent une marquise au-dessus de l'entrée. Le *Pathé Palace* innovera en personnalisant son entrée par un grand vestibule largement ouvert sur le boulevard. Cette nouvelle formule devient rapidement le signe distinctif des cinémas en façade. Apparaît également une autre forme architecturale qui sera exploitée des décennies durant : l'accès aux étages depuis le vestibule en façade. Pour gagner un maximum de place, les escaliers d'accès au(x) balcon(s) sont construits depuis le trottoir. C'est une des particularités de nos cinémas bruxellois.

Notons enfin que, dès le début du siècle, la rue Neuve devient la rue des cinémas. On assiste à l'ouverture de l'Éden (n° 153) en 1907 ; de l'*Universel* (n° 78) en 1909 ; du *Kursaal* (n° 15) et du *Tour du Monde* (n° 37) en 1911 ; de l'*International* également (n° 13) et du *Trust* (n° 48a) en 1912 – lequel n'est pas vraiment un cinéma, mais un lieu contenant plusieurs appareils qui permettent aux clients de visionner des films individuellement – ; des *Trianon* (n° 68), *Régent* (n° 53) et *Modern Palace* (n° 147) en 1913, auxquels viendront s'ajouter le *Palladium* (n° 35) en 1920, le *Lutetia Palace* (n° 17) en 1922 et le *Métropole* (n° 30) en 1933.

Le Pathé Palace, boulevard Anspach (1913).

Le Kursaal, rue Neuve (1911).





Entrée du Théâtre Pathé, boulevard du Nord (actuel boulevard A. Max) (1908).

LE THÉÂTRE PATHÉ

Le 18 juillet 1908, la Ville de Bruxelles autorise la transformation de « l'intérieur de la propriété sise au 152 boulevard du Nord en vue de l'établissement d'une salle de spectacle pour projections cinématographiques ». L'architecte Paul Hamesse aménage la salle existante en un cinéma de 508 places, le *Théâtre Pathé*, auquel on accède par un long couloir étroit. Il se compose d'un parterre garni de sièges alignés et d'un petit balcon de 54 places.

La décoration existante est maintenue, à savoir, d'un côté, un plafond à caissons et un mur rythmé par des pilastres à chapiteau ionique et, de l'autre, un dégagement le long de portes-fenêtres donnant sur une cour et séparé des sièges par une balustrade en fer forgé. À l'extérieur, seul le nom du cinéma est peint sur une petite marquise ornée de guirlandes de perles et indique son existence. L'entrée est une simple double porte de 2,50 m de large coincée entre un barbier à gauche et une épicerie à droite.

LE WINTER PALACE

Le 1^{er} mai 1910, une autre œuvre de Hamesse est inaugurée non loin de là, au 124 boulevard du Nord, le *Winter Palace*. Cette salle de 710 places réunit tous les éléments architecturaux des salles de théâtre : un balcon et ses avancées latérales, un épais cadre de scène, des tentures, des rideaux, mais aussi un parterre flanqué latéralement de baignoires et de loges d'avant-scène, des fauteuils et des loges au 1^{er} étage ainsi que des sièges sur les raides gradins du deuxième, les « stalles ».

LE KURSAAL

En 1911, l'architecte E. Govaerts introduit une demande visant à « transformer le Grand Bazar de la rue Neuve en salle de brasserie-concert avec projections cinématographiques de cinq à dix minutes maximum toutes les heures ou demi-heures ». Ainsi naît le *Kursaal* au 15 rue Neuve. La salle garde sa structure de magasin avec ses colonnes en fonte et ses coursives sur deux étages, mais elle est entièrement meublée de près de 200 tables et de 1.000 sièges. Un grand écran entouré d'un cadre à moulures épaisses complète

l'ensemble. Signalons qu'en 1930, la salle est entièrement désaffectée et transformée en un grand magasin de vente au détail, Sarma.

LE SELECT PATHÉ

Une nouvelle salle, plus petite, mais comprenant néanmoins un parterre et deux balcons en U, d'une capacité de 426 places assises, ouvre ses portes en 1911 au n° 4 de l'avenue de la Toison d'Or. À l'entrée, laquelle est par ailleurs typique des salles de théâtre, apparaît le nom *PATHÉ* partout en façade : sur le devant et les côtés de la marquise, au-dessus des portes d'accès, sur les vitrines et, enfin, jusque sur le trottoir même.

LE PATHÉ PALACE

Commandité par la Société anonyme Les Grands Palais d'Attractions Pathé Frères, Paul Hamesse réalise en 1913 le plus grand cinéma de la ville, le *Pathé Palace*. Ce dernier est, en réalité, un véritable complexe et devient le premier temple cinématographique de la capitale. L'établissement est un exemple particulièrement élaboré d'un

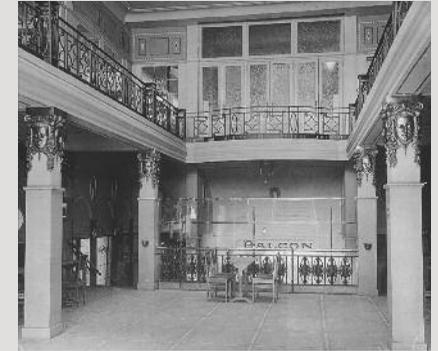
nouveau type d'installation qui représente l'aboutissement de la coexistence de plus en plus fréquente de trois genres : le cinéma, le café-concert et le music-hall.

Après transformations, l'intérieur de cet ancien hôtel des ventes propose une salle où près du tiers des sièges disposent de tables de consommation. L'ensemble du complexe, pourvu en outre de quatre bars et d'un jardin d'hiver, peut accueillir 2.500 personnes.

La salle de spectacles est riche de toutes les composantes des théâtres : un vaste parterre, des baignoires, des loges et des loges d'avant-scène, un *proscenium*, un rideau, une scène de quinze mètres de profondeur, une fosse pour une vingtaine de musiciens et deux balcons courbes avec avancées latérales. Sachant que des sièges face à l'écran sont indispensables pour une bonne vision du film, on imagine aisément l'incommodité des loges latérales et des espaces longitudinaux.

La décoration intérieure de l'édifice est des plus remarquables, tout particulièrement autour du cadre de scène avec ses doubles colonnes surmontées de figures supportant une très importante frise, ses loges aux allèges très ouvragées et ses balcons rehaussés de guirlandes en ruban. Le décor est nettement influencé par le style viennois *Jugendstil*. De grandes surfaces claires contrastent avec des nœuds de détails serrés recouverts de dorures. Le motif floral est omniprésent : sur les arêtes des balcons des deux galeries, sur les papiers peints muraux et sur le bas du rideau de scène. Le plafond à caissons incrustés de vitraux colorés ovales repose sur des grilles de ventilation.

Le cinéma comporte deux entrées. Celle qui donne sur le boulevard Anspach présente une façade publicitaire que l'on découvre encore aujourd'hui et qui a marqué cette artère. Il s'agit d'un vaste vestibule ouvert sur la rue, flanqué de pilastres recouverts de panneaux publicitaires et de vitrines, surmonté d'un auvent en anse de panier. Le reste de la façade comprend un bow-window central arrondi et une corniche festonnée surmontée d'une corbeille de fruits et du coq, emblème de la firme Pathé.

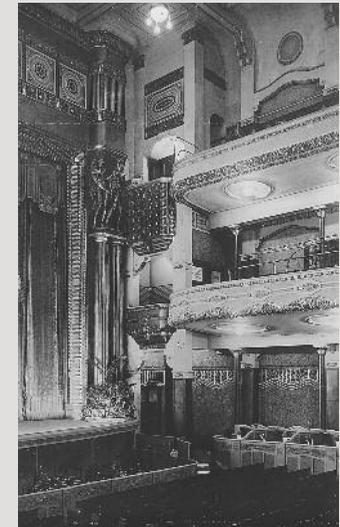


Pathé Palace : le foyer.



Winter Palace, vue de la salle.

Select Pathé, avenue de la Toison d'Or (1917).



Pathé Palace : la salle et la scène.



DE 1918 À 1930

L'amélioration des salles

La Première Guerre mondiale met un terme à l'extraordinaire foisonnement des salles de cinéma à Bruxelles. Les théâtres et cinémas ferment au début du mois d'août 1914. Quelques mois plus tard, comme l'occupation s'avère plus longue que prévu, ils rouvrent leurs portes les uns après les autres. Cependant, en raison de la pénurie de nouveaux films, plusieurs cinémas se métamorphosent en théâtres, comme le *Vieux Bruxelles* (rue de Malines, 25), *La Cigale* (rue Neuve, 37) ou le *Kursaal Brasserie* (rue Neuve, 13-15).

Sur le plan architectural, les projets ne manquent pas non plus au cours de ces années de guerre. Par exemple, l'*Excelsior* (rue Haute, 13) s'agrandit et de nouveaux aménagements sont effectués au *Palace* de la rue du Pont-Neuf. Mais les rigueurs de l'occupation se font pourtant durement sentir, notamment par la pénurie de matériaux de construction.

La paix revenue, un phénomène de décentralisation des salles apparaît, peut-être dû au fait que les Bruxellois, sortis meurtris de quatre ans de guerre, désirent trouver des distractions – et des cinémas – plus près de chez eux : nombre de petites salles du centre-ville dis-



Queen's Hall,
chaussée d'Ixelles (1919).

paraissent et de nouvelles s'ouvrent dans les communes limitrophes. C'est le cas du *Capitole* (avenue de la Toison d'Or, 8) en janvier 1919. En 1920 apparaissent le *Queen's Hall* (chaussée d'Ixelles, 16), le *Bristol* (chaussée de Waterloo, 71) en avril et le *Cinquanteaire* (avenue des Celtes, 14) en octobre. Ainsi, au début des années 20, Bruxelles retrouve, avec 73 salles, la quasi totalité du parc cinématographique qui était le sien en 1914, mais il ne subsiste que 26 cinémas dans le Pentagone alors que l'on en compte 47 dans les communes limitrophes – en 1914, on comptait 41 salles dans le centre et 38 autour. En 1928, on dénombre 90 salles de cinéma pour toute la région. Si l'époque précédente (1905-1914) explorait en pionnière les possibilités d'aménagement et de construction de cinémas, l'embellissement des salles est maintenant un des soucis majeurs des exploitants.

Un effort tout particulier est fait au niveau de l'ornementation intérieure. Des pilastres et des cadres moulurés meublent les parois autrefois nues, des encadrements plus ou moins ouvragés entourent l'écran, les faces des balcons s'ornent de moulures, de rinceaux et autres guirlandes. Évoquant les palaces du temps par leur gigantisme et le soin apporté à la décoration, les plus importants cinémas érigés



Le Marivaux, façade des années 20.

dans les années 20 multiplient les genres et les mises en espace différents. Ce sont de véritables temples dédiés au nouvel art.

De style Napoléon III, le *Lutetia Palace* (rue Neuve, 17) possède une salle en rectangle particulièrement allongé, comprenant un parterre de rangées de sièges entouré de chaque côté de seize loges de quatre places et d'une rangée de loges au fond. L'ensemble offre 932 sièges auxquels s'ajoutent les 300 places disponibles au balcon (en tout, 1.232). Le cinéma ouvre le 16 octobre 1922 et douze musiciens y jouent durant tout le mois d'ouverture. Quant au *Marivaux* (boulevard A. Max, 104-106), de style éclectique avec sa voûte s'élevant à dix-sept mètres, il dispose de 1.685 places.

L'*Agora Palace* qui ouvre ses portes le 27 octobre 1922 sera pendant longtemps le plus grand cinéma de la capitale. Dans ce cas précis, un salon de thé de 488 fauteuils avec tables ainsi que diverses loges occupent l'espace disponible derrière les 1.212 fauteuils « club » du parterre. Le rez-de-chaussée à lui seul offre ainsi 1.700 places qui viennent compléter les 518 sièges du premier étage et les 663 du deuxième balcon. La décoration de l'*Agora Palace* est de style Louis XVI avec pilastres cannelés, treillage surmonté de guirlandes, consoles et corniches à modillons, sans oublier les appliques lumineuses qui rythment les murs ainsi que les niches et leurs statues qui contribuent à l'opulence de l'ensemble. Ce cinéma, nanti d'un

orchestre de quarante musiciens, sera pendant dix ans le plus important et le mieux équipé de la capitale. Détruit par un incendie en 1959, il fera place à l'actuelle galerie Agora.

Signalons que l'un des cinémas de ce quartier, le *Cinéma Palacino*, ex-*Cinéma Colonial*, installé depuis 1909 dans l'ancienne chapelle désaffectée de la rue de la Montagne, ferme ses portes en 1925. Le bâtiment est détruit, mais la façade et les trois premières travées sont reconstruites à quelques pas de là, adossées à l'église de la Madeleine.

À la charnière des années 20 et 30, deux innovations techniques modifient totalement la plupart des salles : le passage au parlant et l'introduction du néon. En octobre 1929, le petit cinéma *Trianon* présente « Le Chanteur de Jazz » (première à New York en octobre 1927, production des frères Warner), premier film de l'histoire contenant des scènes parlées (numéros musicaux) qui annonce la fin irrémédiable du muet. C'est une révolution ! En trois ans, toutes les salles de la capitale se convertissent à cette nouvelle technique mettant par la même occasion des dizaines de musiciens au chômage.

D'un point de vue technique, le passage du muet au parlant ne se résume pas simplement à un ajout de haut-parleurs derrière l'écran. Bien plus que cela, les salles se transforment de manière sensible, parfois radicale. Placés auparavant au parterre ou en fosse, les musiciens occupaient plus ou moins d'espace en fonction de leur nombre et de la salle. Ainsi l'*Albertum* (boulevard A. Max, 118) employait un orchestre d'élite de 30 musiciens accompagnés parfois d'une cantatrice et d'un chœur. L'orchestre du *Victoria Palace* (rue Marché aux Poulets, 44-50) et celui du *Trianon* (rue Neuve, 68) étaient composés de vingt musiciens. De petites formations de trois ou cinq musiciens étaient cependant plus habituelles.

À l'apparition du parlant, l'espace libéré par l'orchestre est, dans la plupart des cas, remplacé par quelques rangées de sièges supplémentaires. Directement liée au progrès technique que constitue le son, l'acoustique des salles parfois très mauvaise devient l'objet de toutes les attentions. Nombre de cinémas s'adaptent : on y pose de nouvelles



L'Agora (1930).

Le Palacino, rue de la Montagne (1925).

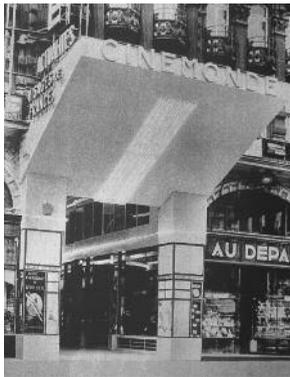


parois, on applique des panneaux poreux, on a recours à des matériaux isolants et à toutes sortes de procédés qui bouleversent la décoration des salles tels les panneaux absorbants Tentest du *Splendid* (boulevard A. Max, 152) ou ceux revêtant la totalité des murs du *Bristol* (chaussée de Waterloo, 71) et éliminant le triple écho si désagréable de la salle.

Enfin, dans un grand nombre de cinémas, un sas d'entrée est aménagé, dont le but principal est d'assourdir le bruit provenant de la rue et de permettre ainsi aux spectateurs du fond d'entendre parfaitement la voix des acteurs.

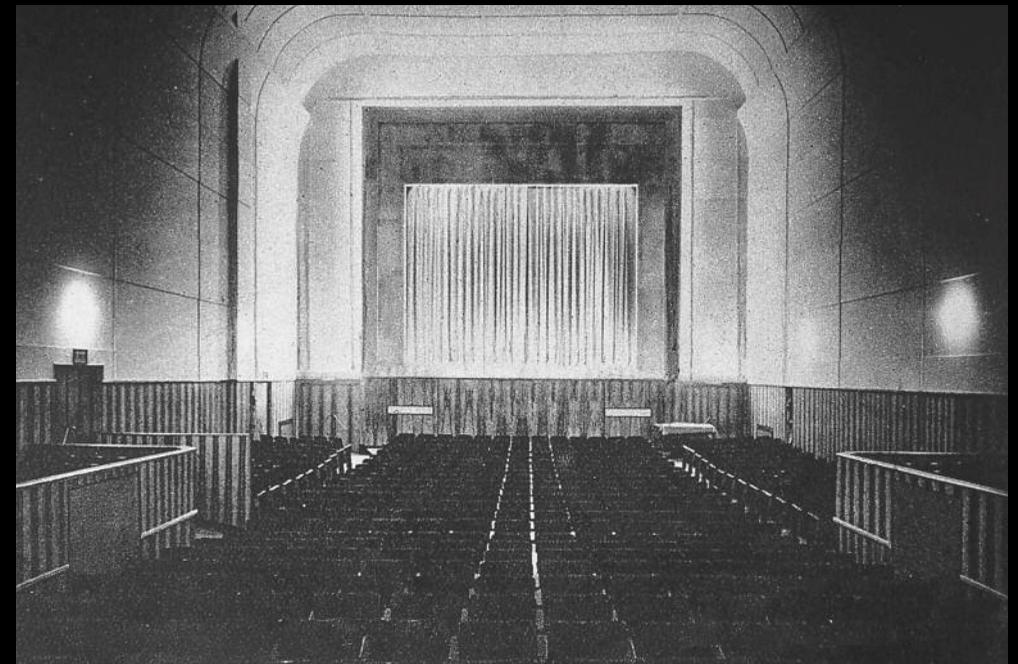
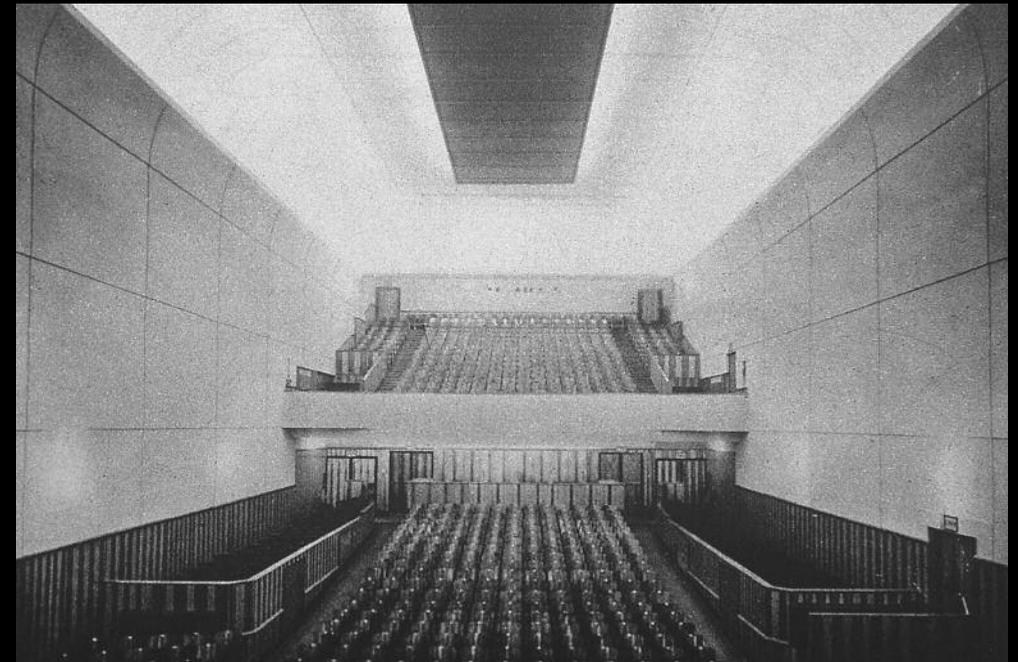
La seconde innovation technique de la fin des années 20 porte plutôt sur l'aspect extérieur des cinémas. En effet, l'arrivée du néon bouleverse la conception des façades en les noyant sous une débauche de lumières et de couleurs éclatantes jusque-là inconnues. Le nom des cinémas et les titres des films s'inscrivent en lettres fluorescentes de jour comme de nuit. Désormais, au *Studio Arenberg* (rue d'Arenberg, 5) brille « un tube vert fluorescent pour les cordons décoratifs et à l'enseigne principale, un sertissage de tubes néon rouges appliqués contre le métal » (*Bâtir* n° 47). L'auvent du *Studio Étoile* (rue Léopold, 15) se termine vers le haut par une surface bombée « qu'agrémente dans l'axe une grande étoile lumineuse dont la traînée s'allonge sous la marquise par d'autres tubes lumineux. De part et d'autre, s'étalent parallèlement plus de cinquante tubes à luminescence verte avec jeu de lumière caractérisé par l'effet de mouvements continus vers le hall. À gauche et à droite de ceux-ci, la face de l'auvent se termine par une structure légèrement en saillie et marquée chacune par trois tubes parallèles dont deux rouges et un vert central » (*Bâtir* n° 65). L'enseigne de l'*Eldorado* (place De Brouckère) est « réalisée en trois tubes dont deux rouges et un bleu » et les éléments en néon du portique du *Cinémondo* (passage des Postes, 5) sont « de tonalité verte, amande et orange, partent de l'extrémité supérieure du grand auvent et se dédoublent à son extrémité inférieure pour souligner d'un double trait de feu les parois latérales de la galerie » (*Bâtir* n° 57).

Cette nouvelle forme d'invite au passant par l'explosion de lumière et de couleurs s'imprime symboliquement dans la mémoire collective comme l'archétype de la façade de cinéma. Auréolée, visible de loin, projetant son éclat artificiel dans les rues sombres et sur les



Le *Cinémondo*, passage des Postes, boulevard Anspach, in *Bâtir*, 1937.

Page de droite:
Le *Bristol*, in *Bâtir*, 1936.





Le Cinémonde, passage des Postes, in Bâtir, 1937.

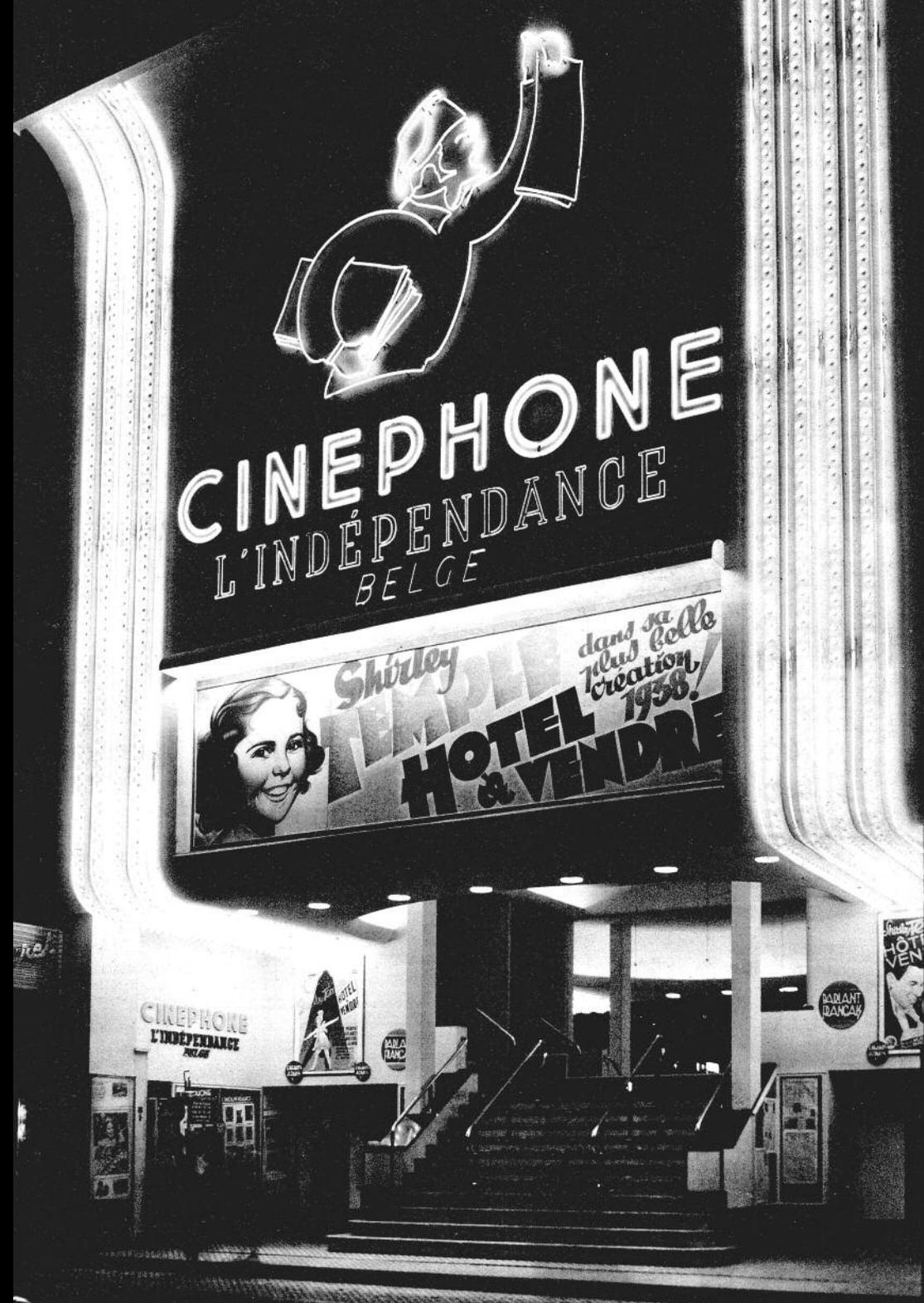
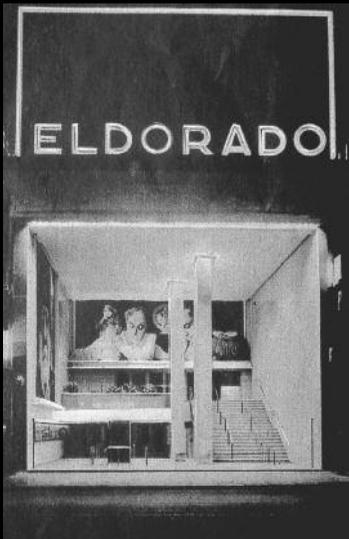
L'Étoile, rue Léopold, in Bâtir, 1938.

L'Eldorado, place De Brouckère, in Bâtir, 1938.

Le Studio Arenberg, rue d'Arenberg, in Bâtir, 1936.

Page de droite:

Le Cinéphone, rue du Pont-Neuf, in Bâtir, 1938.





L'Eldorado : vue nocturne.

trottoirs mouillés, la façade-vitrine du cinéma des années 30 marquera en profondeur la littérature policière de l'époque et, par un juste retour des choses, toute l'ambiance des films noirs. Tout est mis en œuvre pour séduire le chaland : « À front de rue, les compositions d'éléments et de textes lumineux multiplient les appels publicitaires, luttant en puissance et en originalité avec les enseignes commerciales géantes. Les couleurs les plus vives, les mouvements les plus attrayants collaborent parfois avec tant d'homogénéité et souvent de façon si harmonieuse que peu de passants leur refusent l'hommage d'un regard, sinon plus » écrit Victor Bourgeois dans *Bâtir* n° 48 de 1936. Dans

ce même numéro, on constate que la notion d'architecture publicitaire apparaît souvent en matière de cinémas : « Au cœur de la ville, aux heures diurnes comme aux heures nocturnes, chaque établissement public, qu'il s'agisse d'un magasin, d'établissement de dégustation ou de spectacles, lance vers le public l'appel publicitaire de ses étalages et de ses locaux séduisants. Aucun d'entre eux cependant ne possède une plus grande puissance d'attraction que l'établissement cinématographique. » La revue *Bâtir* affirme encore, dans son n° 70 de septembre 1938, que les transformations de l'*Eldorado* cette année-là « avaient avant tout une utilité publicitaire. Il importait d'ouvrir, vers la place De Brouckère, une entrée si puissamment attractive qu'elle fixât irrésistiblement l'attention des passants. » Pour le *Cinéac Nord* (boulevard A. Max, 152), ses auteurs décrivent leur nouvelle façade comme un « (...) modèle typique d'architecture publicitaire. Pour obvier à l'étroitesse de la façade, il a été créé une marquise d'une saillie très importante, formant avec les enseignes lumineuses une composition d'ensemble visible de loin. Quatre rainures lumineuses sous la marquise éclairent violemment le sol et les vitrines contenant les photos et programmes et créent un trou de lumière attirant le passant. » (*Architecture d'aujourd'hui* n° 7, 1933)



Auvent et entrée du Cinéac, boulevard A. Max, in *Bâtir*, 1938.

DE 1930 À 1945

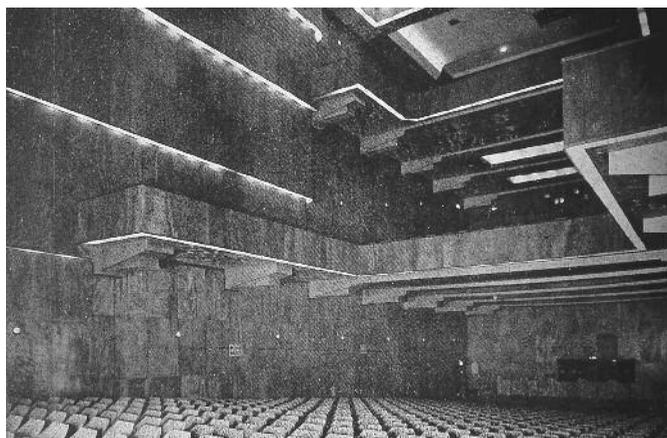
L'Âge d'or des cinémas

Autant les capitales étrangères et les grandes villes américaines assistent à la naissance de palaces somptueux et de cinémas d'atmosphère (le Rex à Paris en 1932), où le spectateur est installé sous le ciel étoilé d'une nuit d'été dans quelque ville andalouse, autant la mode est plus timide à Bruxelles.

Des espaces sobres succèdent aux salles grandioses des années 20 comme l'*Agora*, le *Panthéon* (chaussée d'Anvers, 47) ou le *Lutetia Palace*. Les architectes, tels Joseph Moutschen, justifient cette option : « Les entractes étant peu nombreux au moment où la clarté inonde à nouveau la salle, la vue mise à l'épreuve par l'agitation sans fin du film a besoin de se reposer sur des surfaces claires et nettes. Ceci dénonce la stupidité des décors polychromés de tons vifs et des frises sculptées en bas-reliefs. » (*Bâtir*, avril 1934)

Quelques exceptions notables bousculent cependant cette nouvelle tendance à la sobriété.

En mars 1931, le *Roxy* ouvre ses portes au n° 55 de la rue Neuve, à l'emplacement du cinéma *Régent* qui fonctionnait depuis 1913.



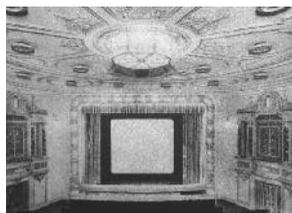
Le Roxy, in *Architecture d'aujourd'hui*, 1933.

L'entrée de cette toute nouvelle salle de 1.455 places se situe au fond d'une galerie bordée de boutiques de luxe. Le parterre de la salle, par ailleurs d'un très bel Art Déco avec ses murs lambrissés d'acajou poli, s'élève vers l'écran. Cette disposition, adoptée également dans d'autres villes, permet la construction de deux balcons sans que la galerie supérieure ne soit trop haute par rapport à l'écran.

Construit sous les six étages de l'hôtel du même nom, le *Plaza* (boulevard A. Max, 118) est particulièrement somptueux. Il introduit d'emblée le spectateur dans un décor très en vogue à l'époque aux États-Unis, le style Renaissance espagnole. Arcades, écussons, fausses poutres en bois et luminaires en fer forgé ponctuent les couloirs. Un très beau foyer précède la salle décorée d'ouvertures grillagées décoratives (moucharabiehs). L'écran est flanqué de portes-fenêtres factices avec balcon, fronton courbe et colonnes torsadées. Cette décoration sera conservée jusqu'à la fermeture du cinéma en 1985,

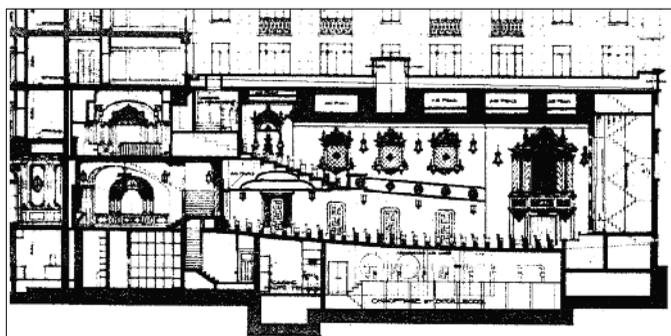
soit pendant soixante ans, ce qui est exceptionnel à Bruxelles. Elle existe d'ailleurs toujours et, aujourd'hui intégrée dans le complexe hôtelier, sert de salle de concert et de lieu de prestige pour divers événements.

En octobre 1932, le premier *Cinéac* bruxellois – conçu par



Le *Plaza*: vue vers l'écran et coupe de la salle, in *Bâtir*, 1934.

L'air climatisé est insufflé par des bouches dissimulées dans les rosaces du plafond. L'air vicié est absorbé par les grilles décoratives qui surmontent les portes.



Le *Cinéac Centre*, in *Bâtir*, 1938.

les architectes français De Montaut et Gorska, déjà auteurs de trois cinémas similaires à Paris – voit le jour à l'emplacement du *Splendid* au n° 152 boulevard A. Max. C'est un cinéma d'actualités filmées qui propose de manière ininterrompue des informations, des documentaires et des programmes culturels. Comme le va-et-vient des spectateurs est continu, le personnel de salle est réduit au strict minimum et le prix des places est unique. Le sol est recouvert de matériaux feutrés qui évitent que les allées et venues en cours de spectacle ne dérangent les spectateurs déjà installés. Un faible éclairage maintient la salle dans la pénombre pendant la projection afin de permettre aux clients d'atteindre leur place sans l'aide d'ouvreuses, ou de la quitter pour sortir sur le côté, vers la rue de Malines. Les portes sont équipées d'une cellule photoélectrique et s'ouvrent automatiquement, participant ainsi à la modernité de la décoration vive et lumineuse des couloirs d'accès. Son image à rue est particulièrement accrocheuse et remarquable. Malgré l'étroitesse de la façade, l'auvent du *Cinéac* frappe par sa franchise et la netteté de ses lignes. En forte saillie, il est constitué d'un bloc épais marqué tout du long par les lettres au néon du cinéma et d'un globe lumineux.

Cette formule d'actualités filmées sera reconduite à l'*Actual* (avenue de la Toison d'Or, 4-5) et au *Cinéac Centre* (boulevard Anspach, 29), mais elle ne connaît pas le même succès.

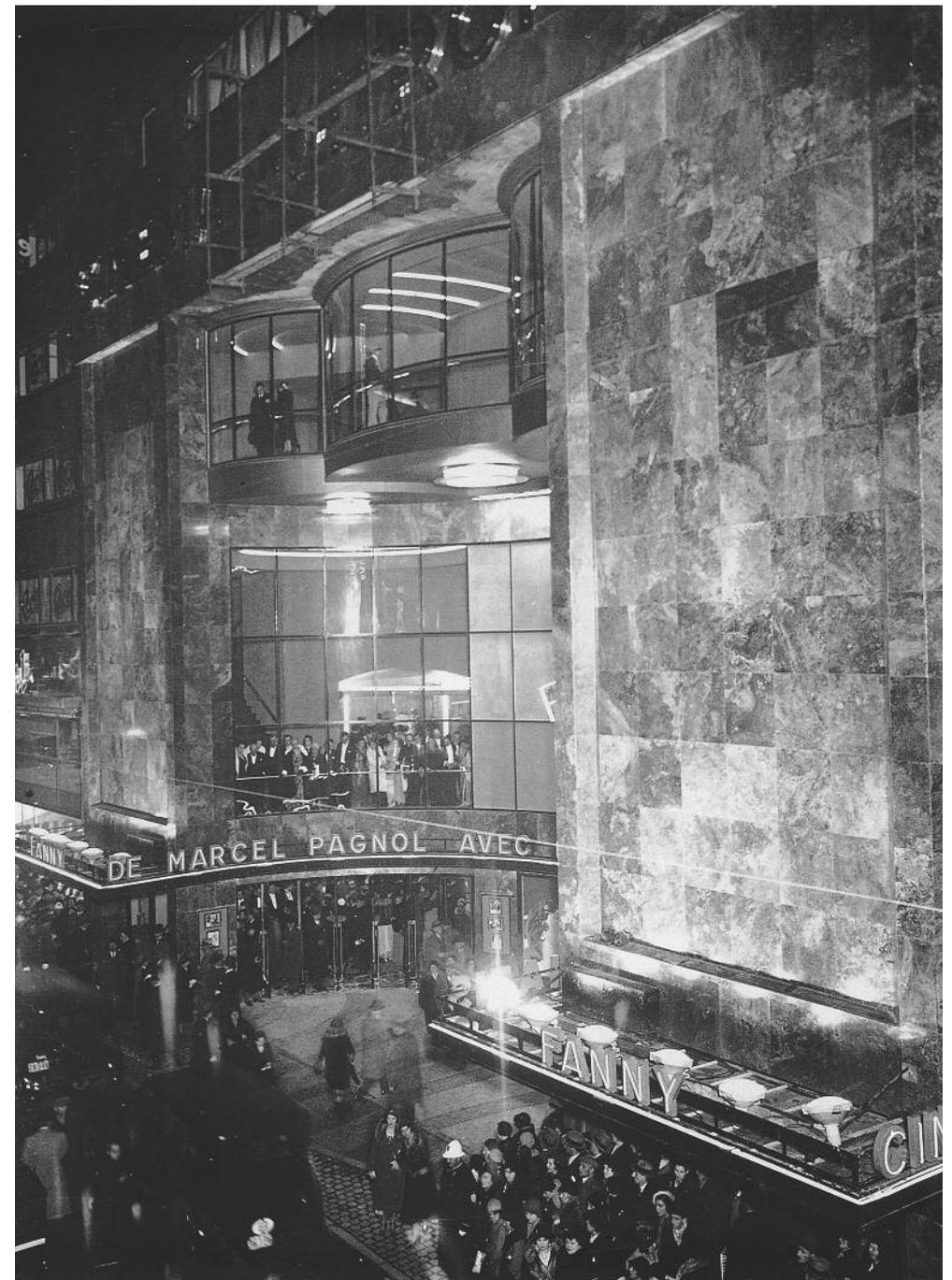
Inauguré le 27 octobre 1932, soit dix ans jour pour jour après l'ouverture de l'*Agora Palace*, le *Métropole* détrône celui-ci comme plus grand cinéma de la capitale. La salle, d'un seul volume, dispose de

L'*Actual*, avenue de la Toison d'Or (1931).



deux balcons, mais est dépourvue de loges. Elle peut accueillir 3.000 spectateurs dans un décor magnifique mais sobre, tout entier voué à l'harmonie des matières, des coloris et des lumières: « Les roses clairs et soutenus voisinent avec les ors, les bruns avec le vert jade. À la richesse des matériaux: marbre grand antique pour les entrées, citronnier pour les couloirs, noyer pour le soubassement de la salle, miroirs, métaux chromés, (...) Aux formes illimitées de l'éclairage: vagues ensoleillées qui prennent naissance dans les gorges des plafonds, s'alliant à l'éclat des tubes luminescents qui cernent de leurs traits soyeux certains éléments d'architecture. Cordons de feu qui vous accueillent dès l'entrée, vous montrent le chemin, vous accompagnent à la montée de l'escalier, vous guident dans les foyers, (...) Éclats légers de l'eau dorée qui jaillit des fontaines. Des ressauts des plafonds de la salle, ondes lumineuses qui déferlent. Des retombées de murs, halo lumineux qui poudroie. Vingt tuyaux d'orgue de feu gardent la scène, ils éclairent ici le bas-relief géant dû au talent d'Ossip Zadkine, là le rideau de velours blanc où se joue la féerie polychrome des projecteurs» décrit lyriquement à l'époque son architecte A. Blomme, célèbre auteur (entre autres) des brasseries Wielemans-Ceuppens.

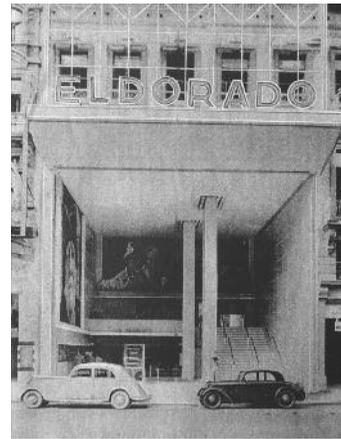
La façade de ce chef-d'œuvre moderniste déploie un monumental hall vitré en demi-cercle sur quatre niveaux, entouré de larges pilastres et d'un entablement en marbre ocre. De part et d'autre, les quatre niveaux sont constitués d'une alternance de bandes horizontales vitrées et d'allèges en même marbre ocre. Ce cinéma d'exclusivités – c'est-à-dire ne passant que des films en première – devient rapidement un repère urbain et se « donner rendez-vous devant le Métropole » devient une formule comprise par tous les Bruxellois. Inauguré le 6 juillet 1933, l'*Eldorado*, aménagé à l'emplacement de l'ex-Cinéma des Princes, lui-même ex-Cinéma Américain, et œuvre de l'architecte Marcel Chabot en collaboration avec le décorateur Rodriguez, est bien différent de ses concurrents. Exploitant l'imagerie exotique du Congo, l'« Eldorado » belge, l'extraordinaire décoration de la grande salle, dont le parterre et les deux balcons ont une capacité de 2.705 sièges, est entièrement dédiée à la colonie et associe les rouges des revêtements textiles, le brun foncé des boiseries et les dorures des bas-reliefs aux motifs africains. Les sculpteurs Wolf et Van Neste habillent les murs latéraux de reliefs brillants et dorés qui



Page de droite:
Métropole, rue Neuve (1932).



Façades de l'Eldorado, place De Brouckère, en 1932 et 1938 (in Bâtir).



L'Eldorado (1932).



illustrent la faune, la flore et la vie quotidienne du Congo belge des années 30. Ces sculptures sont couronnées d'un astre solaire dont les rayons flamboyants jaillissent du plafond.

Sur le boulevard, un large vestibule surmonté d'un arc imposant conduit vers l'entrée revêtue de pâte de verre. Au-dessus, la façade enduite s'élève sur trois niveaux. Les baies de fenêtres sont encadrées de pierre bleue et surmontées d'un entablement élevé en même pierre sous une corniche denticulée. Des lucarnes dans la toiture mansardée terminent la façade.

Cinq ans plus tard, l'entrée sera entièrement transformée par les architectes Stynen et Grosemans qui font de cette dernière une devanture essentiellement publicitaire. Un grand vestibule de plus de dix mètres de haut, très clair et aux lignes dépouillées, marque dorénavant la place De Brouckère pour une bonne quarantaine d'années. Ses enseignes lumineuses élevées se joignent à celles qui entourent le *Time Square* bruxellois.

Le Dixy voit le jour rue de Tamines (n° 18) en 1937. Cet établissement est un exemple de modernité par la franchise de sa façade constituée d'une bande horizontale recouverte de carrelages et courant tout le long du rez-de-chaussée. Au-dessus, une importante surface nue est destinée à recevoir les affiches peintes. Tout est mis en œuvre pour que la visibilité soit maximale. Les longues vitrines à photos ainsi que les lettrages verticaux et horizontaux en tubes de néon contrastent vivement avec le fond uni et constituent nuit et jour une image visuellement forte pour ce cinéma.

La tour lumineuse en forte saillie que l'on aperçoit du boulevard A. Max annonce une nouvelle salle de spectacles (music-hall et cinéma): le Variétés (rue de Malines, 25). Les nouveautés techniques ne manquent pas en cette année 1937: une scène avec plateau tournant de douze mètres de diamètre, une fosse d'orchestre placée sur un plateau élévateur, un toit ouvrant de 200 m², un écran magnoscopique

et le renouvellement complet de l'air en sept minutes. En outre, le Variétés est la première salle au monde à être entièrement éclairée au néon. L'éclatante décoration de la salle doit son impression de légèreté aux parois constituées de vagues ondulantes dissimulant des gorges lumineuses bleu ciel.

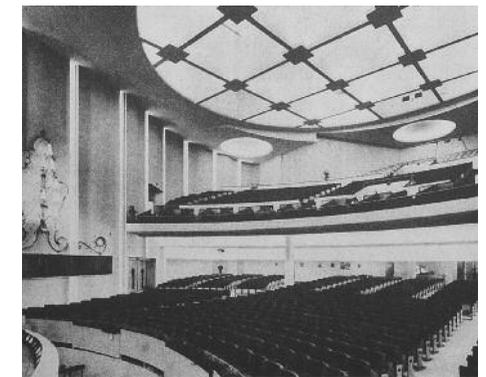
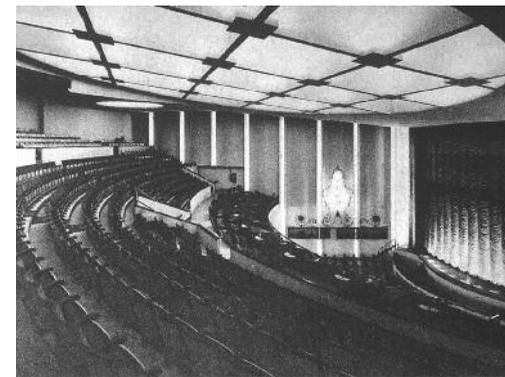
Signalons encore qu'à la fin de cette décennie si prodigue en réalisations remarquables s'ouvre le *Cinéma des Galeries* (galerie de la Reine, 26) dont une partie de la décoration est encore visible aujourd'hui.

Cent quinze salles de cinéma sont répertoriées à Bruxelles à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Le déclenchement des hostilités et leur cortège de privations et de restrictions les touchent de plein fouet et, dans un premier temps, elles sont frappées par l'interdiction de projeter des films anglais et



Ciné Dixy, rue de Tamines (1937).



Le Variétés, in Bâtir, 1937.

LES CINQ PRINCIPES FONDAMENTAUX DES NOUVELLES SALLES

1. LA VISIBILITÉ. Grand écran, frontalité mieux étudiée, balcons droits remplaçant les anciens balcons à l'italienne.

2. L'ACOUSTIQUE. La recherche de la qualité sonore suggère la construction de salles moins profondes, la découverte de formes permettant une meilleure répartition des sons et l'utilisation de matériaux absorbants.

3. LA VENTILATION. Grâce à des techniques nouvelles, un soin particulier est apporté au renouvellement complet et rapide de l'air des salles ainsi qu'à la diffusion d'un air purifié, chauffé et humidifié, le tout sans bruit.

4. LE CONFORT DES SIÈGES. Ils sont plus silencieux, ils ne perturbent pas le confort d'écoute lors de leur ouverture ou de leur fermeture.

5. LA CIRCULATION DES SPECTATEURS est particulièrement bien étudiée dans les salles d'actualités. Ceux-ci entrent et sortent à tout moment, ils quittent la salle par le côté en un flot à sens unique. La fluidité du va-et-vient assure la sécurité des spectateurs en cas d'évacuation.

américains. Ensuite, comme l'écrit Bolen, « tout le monde se débrouille avec plus ou moins de bonheur, confronté à des difficultés d'ordre pratique : coupures de courant, contrôle des prix, occultation, couvre-feu punitif qui, dans certaines circonstances, débute à seize heures, rationnement de papier d'imprimerie, réglementation de la publicité, pénurie de films, manifestations anti-allemandes dans les salles à la faveur de l'obscurité, interdiction de chauffage quand dehors il fait 8°, alertes aériennes, censure, réquisition du personnel pour le travail obligatoire en Allemagne, fermeture de salles, réquisition de salles appelées à servir de *Soldatenkino*, etc. » Ainsi le *Variétés* et l'*Eldorado* projettent des films en langue allemande. Marika Röck, Hans Moser, La Jana et Zarah Leander remplacent sur l'écran Errol Flynn, Greta Garbo, Joan Crawford et Johnny Weissmüller pour le plus grand bonheur des troupes d'occupation.

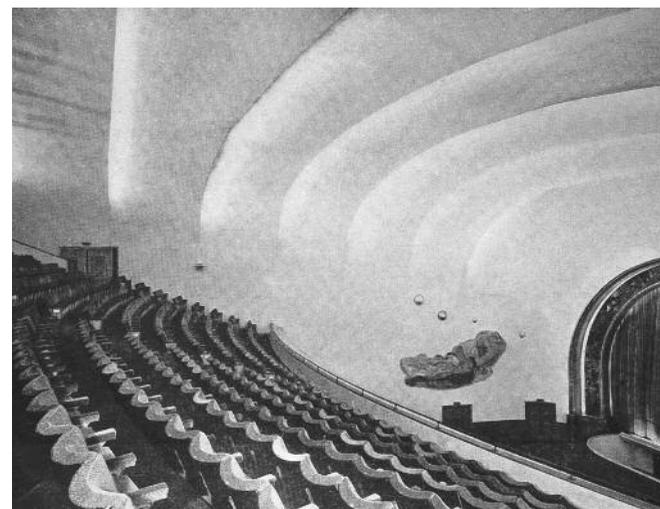
DE 1945 À 1960

Le cinémascope, les écrans larges, la concurrence de la télévision

La libération de Bruxelles en septembre 1944 entraîne une affluence considérable dans les cinémas. Une multitude de spectateurs avides de films jusque-là censurés, interdits ou cachés se pressent dans les salles obscures.

Les cinémas changent de nom, les enseignes prennent des consonances anglo-saxonnes et célèbrent les vainqueurs. Le *Blaes* (rue Blaes, 208) devient le *RAF*, le *Lutetia Palace* transforme son intérieur et sa façade pour devenir le *Victory* et, rue du Collège à Ixelles, l'*Astoria* fait de même et devient le *Monty*. Si le *Plaza* s'appelle *Churchill* de 1944 à 1949, *Roosevelt* est pour deux ans le nouveau nom de l'ancien *Agora*. Cette salle est alors complètement transformée en 1947 par l'architecte A. Dumont qui fait table rase de l'ancienne décoration Louis XVI et la remplace par un style aux lignes épurées. Une succession de gorges lumineuses au plafond se terminent par un arc triomphal et forment le cadre de scène.

À la même époque, beaucoup de salles sont rebaptisées dans le souci tout commercial de se moderniser à peu de frais. Les nouvelles dénominations ne sont plus formées que d'une ou deux syllabes. Apparaissent ainsi les *Pax*, *Rio*, *Roy*, *Vog* ainsi que les *Alfa*, *City*, *Dixy*, *Movy*, *Pavy*, *Riga*, *Ritz*, *Roma*, *Roxy*, *Star* et *Wolu*. Plus simples à mémoriser, plus



Le Roosevelt, in *Technique des Travaux*, 1948.

aisées à inscrire en lettres verticales sur les façades et plus faciles à lire dans la perspective des rues, ces nouvelles appellations remportent un vif succès.

On peut difficilement imaginer aujourd'hui l'affluence qui règne au centre-ville au début des années 50 lorsque les stars de Hollywood envahissent à nouveau les écrans. Chaque samedi soir, cinq cinémas situés à l'angle de la rue de Malines et du boulevard A. Max peuvent accueillir à eux seuls 6.000 personnes, soit la capacité de Forest National : le *Marivaux* (1.660 sièges), le *Plaza* (1.250), le *Variétés* (1.945), le *Cinémax* (646) et le *Cinéac Nord* (500).

Un peu plus loin, place De Brouckère, ce ne sont pas moins de 3.360 places que peuvent offrir l'*Eldorado* et son voisin le *Scala*. Le même soir, au début de la rue Neuve sur une centaine de mètres, le *Métropole*, le *Victory* et le *Roxy* accueillent respectivement 2.800, 1.060 et 1.455 personnes, soit 5.315 regards rivés à l'écran !

Les autres communes n'étaient pas en reste. Par exemple, dans un rayon de cent mètres à Molenbeek, le *Forum* (chaussée de Gand, 42-46) avec ses 1.490 places ; le *Crystal* (chaussée de Gand, 62), 1.375 ; le *Kinox* (rue du Prado, 20), 817 ; l'*Idéal* (rue Ransfort, 23), 900 et le *Corso* (chaussée de Gand, 185), 500. Ils totalisent à eux cinq une offre de 5.082 sièges !

Cependant, les signes avant-coureurs d'une nouvelle évolution font leur apparition en 1953. L'*Actual* (avenue de la Toison d'Or, 4-5),

Le Rialto, ex-Minerva, rue Haute (1947).





Rue Neuve: l'Étoile, le Victory et le Roxy.



Le Scala, place De Brouckère.

L'Avenue et le Studio, avenue de la Toison d'Or.

modifie son nom et devient l'Avenue. On aménage au même endroit une deuxième salle, le *Studio*. Ces deux salles forment conjointement le premier duplex au monde. En 1956, une troisième salle est construite; ainsi naît le *Club*.

La même année, l'apparition du cinémascope (procédé de cinéma sur écran large par déformation de l'image) impose l'élargissement des salles, au point que, dans certaines d'entre elles, les avancées latérales des balcons sont découpées pour ne pas gêner le faisceau lumineux.

À partir de 1958, le nombre de spectateurs commence à chuter sensiblement. La télévision et l'automobile sont essentiellement à l'origine de cette baisse d'affluence dans les salles, qui bientôt prendra un caractère inexorable. Si l'automobile libère le citadin de la monotonie des week-ends et contribue à la migration des habitants des villes vers les campagnes, le succès foudroyant de la télévision s'explique tout aussi aisément. Pratique, économique et d'un grand confort visuel, elle permet à la population de disposer d'un « cinéma » miniature à domicile. Les chiffres sont éloquentes: en 1958, on dénombre 223.000 postes de télévision en Belgique



L'Astor, rue Neuve.

et, quatre ans plus tard, leur nombre dépasse le million. En 1969, la barre des deux millions de téléviseurs est dépassée.

Face à l'invasion massive de la télévision dans les ménages, les exploitants des cinémas réagissent en spécialisant leur offre. Western, épouvante, polar ou ... dessin animé ciblent ainsi efficacement un public précis. Entrées plus lumineuses, devantures plus visibles, vitrines davantage décorées et garnies font également en sorte d'appâter le promeneur. Dans cette même optique, les affiches se font de plus en plus grandes et s'approprient parfois toute la largeur de la façade qui offre désormais un aspect bien différent de ce que pouvait être celle du *Pathé* en 1913 ou de l'*Eldorado* en 1938.

À l'occasion aussi, certains cinémas deviennent des lieux d'exposition. Ainsi le *Victory* qui, une semaine sur deux, propose dans ses vitrines

brillamment éclairées non seulement de nombreuses photos de plateaux de tournage, mais encore des armes, des casques, des drapeaux, des douilles, des uniformes américains, allemands ou japonais; la semaine suivante est dédiée aux westerns et à des objets particulièrement représentatifs du genre tels des Winchester, des colts, des parures indiennes, des chapeaux et autres ceintures ou épérons.



L'Eldorado, place De Brouckère.

DE 1961 À NOS JOURS

Le cinérama, la désertion des salles, les fermetures en chaîne, l'apparition des complexes multisalles

À la fin de l'année 1961, la technique du cinérama, qui crée une image enveloppante projetée sur un écran allant du sol au plafond, fait son entrée au Variétés qui, pour l'occasion, sera rebaptisé *Cinérama* tout en gardant l'ancien nom en façade. Ce nouveau procédé nécessite trois cabines projetant simultanément des éléments d'une seule et même image. L'écran n'est plus une toile courbe mais il est constitué de centaines de petites bandes blanches de deux centimètres de large. L'image obtenue entoure le spectateur et lui donne l'impression d'être au milieu du *Monde merveilleux des Frères Grimm*, d'une poursuite en diligence ou d'une descente des rapides dans *La conquête de l'Ouest*. Deux ans plus tard, on met fin à l'expérience au profit de procédés moins contraignants tant au niveau de la prise de vues que de la projection en utilisant, avec le 70 mm, un seul projecteur et une optique plus large. L'écran cinérama du Variétés sera décroché et fait désormais partie des collections du Musée du Spectacle cinématographique de Bradford (Grande-Bretagne).

C'est avec les deux *Colisée* de la rue du Pont-Neuf que commence, en 1962, la politique des petites salles jumelées construites à partir d'un unique cinéma jugé trop vaste et peu rentable. Les « morcellements » de salles s'enchaînent : les deux *Capitole* (avenue de la Toison d'Or, 8) en 1965, les deux *Pathé Empire* (chaussée d'Ixelles, 16) en 1967 et, en 1969, le *Colisée* (rue de Flandre, 81) inaugure « le premier triplex d'Europe » selon une publicité d'époque.

Quant au réseau de distribution et de diffusion des films, il fonctionne toujours de la même façon. Les cinémas d'exclusivité sont les premiers à présenter les films à l'affiche ; la diffusion s'étend ensuite aux cinémas du Centre et de la porte de Namur ; enfin, plusieurs mois plus tard, ces films sont proposés dans les salles des communes périphériques.

Aujourd'hui quasi totalement disparus – le *Stockel*, à Woluwe-Saint-Pierre (avenue de Hinnisdael, 17) est encore un bon exemple de ce type d'établissements –, les petits cinémas de quartier avaient un fonctionnement spécifique, partiellement lié au fait qu'ils étaient souvent des entreprises familiales avec un mari projectionniste et une épouse, aidée de deux ouvreuses, à la caisse. Deux séances par jour étaient

programmées en semaine et quatre le dimanche et les jours de fête. Par exemple, le *Floréal* (chaussée d'Alsenberg, 554) projette un film « enfants admis » les vendredi, samedi, dimanche et lundi, et un film ENA les trois autres jours de la semaine, soit 104 films par an. Les clients de ce genre de salles étaient des habitants du quartier ayant leur place et leurs habitudes comme celle d'aller rapidement prendre un verre au café voisin lors de l'entracte ! Les places se répartissaient en premières (trois premiers rangs), fauteuils (du 4^e au 7^e rang), réservées (du 8^e rang jusqu'au milieu), clubs (du milieu jusqu'au fond de la salle) et balcons (à l'étage) ; dans les allées, des strapontins complétaient l'offre de sièges. Le week-end, l'affluence était telle que nombre de spectateurs regardaient le film debout.

Quant aux projections, elles nécessitaient une attention de tous les instants. En effet, dans les années 60, une bobine de film contient 300 mètres de pellicule et un film se compose de douze à quatorze bobines, ce qui nécessite de changer de bobine toutes les dix minutes environ. De plus, les films sont très inflammables et, par mesure de sécurité, il ne peut se trouver que deux bobines par cabine, l'une sur le projecteur et la seconde qui attend d'être chargée. Par la suite, des bobines de 600 mètres de film font leur apparition, la pellicule ne brûle plus et les projectionnistes peuvent la coller bout à bout pour ne former qu'une ou deux grandes bobines, lesquelles sont recoupées le jeudi soir avant d'être rendues le vendredi matin sous leur forme initiale chez le distributeur. Après plusieurs projections, il arrive ainsi fréquemment qu'un film ait été mal recoupé et recollé, que des scènes ne se suivent plus et que le spectateur d'un autre cinéma assiste ensuite, par exemple, à la mort d'un personnage pour le voir revivre quelques instants plus tard !



Le Floréal, chaussée d'Alsenberg.

Les années 1970

L'ouverture du *Twins* (boulevard du Jardin Botanique, 44) inaugure la décennie. La décoration y est très à la mode: hall et foyer entièrement laqués de blanc, banquettes assorties et poufs orange contrastant violemment avec l'ensemble. Hélas, ce sera pratiquement le seul nouveau cinéma de cette époque puisque les années septante sonnent le glas de nombreuses salles.

Parallèlement à ces nombreuses faillites, les exploitants de la plupart des cinémas de quartier poursuivent la réduction du volume de leurs salles afin d'en augmenter le nombre et ainsi d'élargir l'offre des films à visionner sur un même emplacement.

Trois exemples particulièrement représentatifs témoignent de ce processus.

En 1972, le *Marivaux* est scindé en quatre salles. L'année suivante, une cinquième salle s'ajoute aux précédentes. En 1976, le balcon du rez-de-chaussée est totalement transformé et l'on y aménage deux salles supplémentaires.

En 1977, l'*Eldorado* et son voisin le *Scala* fusionnent en un ensemble de sept salles, auxquelles on annexe une huitième l'année suivante.

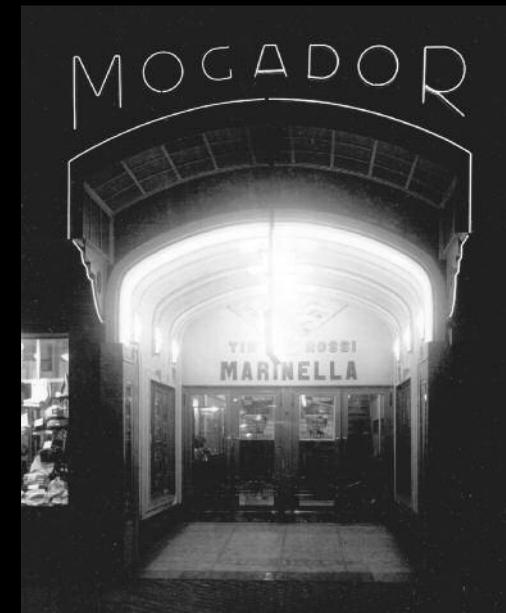
En 1978, l'*Acropole* (1930), porte de Namur, est divisé en deux salles.

Pourtant, en 1978, un tout nouveau complexe de huit salles s'inscrit au cœur de la galerie commerciale City 2, l'*UGC City 2* qui fonctionnera jusqu'en 1994. Mais, comme le seront presque tous les cinémas aménagés ensuite, il est ultra-fonctionnaliste et dépourvu de toute originalité. Si les sièges sont confortables, la décoration est anonyme et le foyer inexistant. Les salles ne sont plus que des boîtes noires équipées d'un écran blanc et la fantaisie ornementale appartient désormais au passé.

Les années 1980

L'avalanche des fermetures se poursuit au cours des années 80. En 1981, on assiste à celle des *Picadilly I et II* (rue du Fossé-aux-Loups, 28). Le *Colisée* (rue de Flandre, 81) ferme en 1982, le *Variétés* en 1983, le *Plaza* en 1985 et, en 1989, l'*Ambassador* de la rue Orts, qui s'était spécialisé dans la diffusion des films de Walt Disney.

Après l'hécatombe des années précédentes, une partie des salles s'est reconvertie. Les plus petites et les plus anciennes redeviennent des boutiques; les plus grandes se convertissent en magasins de tapis, de



Le Mogador (rue du Bailli, 68) doit définitivement fermer ses portes en 1971. En 1972, c'est au tour du Crystal, du Faby (rue Théodore Verhaegen, 145) et du Bristol (chaussée de Waterloo, 71); en 1973 du Floréal, du Forum, du Rialto (rue Haute, 205), du Capri (chaussée de Helmet, 277) et du Victory. Disparaissent l'année suivante le Cinéac Centre, boulevard Anspach, 29), le Léopold Palace (avenue de la Chasse, 13-15), le Nova (chaussée de Haecht, 381), le

Monaco (chaussée de Mons, 207) et le Marni (place Flagey, 5). En 1975 ferment le Rio de Laeken (rue Marie-Christine, 100), le Christine (rue Marie-Christine, 198), le Kinox, le Dixy (rue de Tamines, 18), le Molière (chaussée de Waterloo, 686) et le Novelty (chaussée de Wavre, 852). Le Kursaal (chaussée d'Alseberg, 554), le Wagram (rue Marie-Christine, 89), l'Astor (rue Neuve, 37), l'Erasmus (rue de Veeweyde, 24-26), le Rio d'Anderlecht (chaussée de Mons, 1085) et le

Century (chaussée de Louvain, 160) cessent leurs activités en 1976; le Filmac (rue du Progrès, 17), le Rio d'Etterbeek (chaussée de Wavre, 307) et le Chaplin (square du Vieux-Tilleul) en 1977, le Mirano (chaussée de Louvain, 38) en 1978; et, enfin, le Marignan (chaussée de Louvain, 33), l'Étoile (rue Neuve, 53-55) et les Métro de Woluwe-Saint-Lambert (avenue Georges Henri, 480) et d'Anderlecht (rue Wayez, 98) s'ajoutent à la liste des fermetures en 1979.



meubles, d'électroménager, de produits cosmétiques ou en drogueries, petits supermarchés, dancings, salles de billard et autres bowlings. Pour bien d'autres, les anciennes vitrines largement éclairées, les auvents clairs striés de néon et les façades portant haut leurs lettres lumineuses sont devenus des trous sombres fermés par des grilles ou des surfaces supportant de larges panneaux publicitaires. Avec les premières transformations du *Métropole*, la pauvreté des décors, voire la nudité des intérieurs des cinémas de l'époque, naissent déjà les premières nostalgies des palais gigantesques couverts de stuc doré ou des bonbonnières en velours rouge; apparaît aussi le souvenir de toutes ces salles à l'atmosphère unique, au décor chamarré et cher au cœur des vieux spectateurs.

Le fait qu'une large partie de l'exposition « *L'heure bleue* » (Crédit communal, 1987) fut consacrée aux cinémas d'antan est également symptomatique d'une prise de conscience générale par rapport à la qualité architectonique et stylistique des anciennes salles. Pour « la dernière séance » au *Royal Palace* (rue de Brabant, 14) en 1988, Eddy Mitchell en personne n'a-t-il pas fait le déplacement depuis Paris en signe de soutien aux vieux cinémas de quartier qu'il avait si bien chantés en 1977?

Malgré ce marasme, des investisseurs financent tout de même un nouveau complexe, *Kinépolis* – la ville du cinéma! – inauguré le 28 septembre 1988. Son succès est tel que les huit salles des débuts sont rapidement multipliées par trois et que beaucoup de Bruxellois cinéphiles ne sortent plus au centre-ville le samedi soir mais bien à Bruparck, cité-champignon et microcosme artificiel bâti à la gloire du cinéma.

Les années 1990

La rivalité entre les cinémas grand confort et le *home cinema* (vidéo ou, plus tard, DVD) apparaît clairement dans les années 90. Si les premiers offrent ce que l'on ne peut obtenir chez soi en matière de qualité d'image et de son, les seconds sont de plus en plus performants grâce à des écrans et des sonorisations qui gagnent chaque jour en sophistication: on dénombre, en ce début de décennie en Belgique, 3.300.000 téléviseurs et 1.650.000 magnétoscopes.

En 1991, le *Caméo* (rue du Fossé-aux-Loups, 10-12) éteint définitivement ses lumières et le *Métropole* en fait autant après 60 ans d'acti-



L'entrée du Caméo (1936).

tivité. Comme dans bien d'autres cinémas, les dernières séances du *Métropole* mettent un point final à la désertion des salles. Elles se déroulent le plus souvent dans l'indifférence générale et en l'absence d'ouvreuses ayant déjà reçu leur préavis. Les couloirs sont à moitié éclairés, un air de laisser-aller règne partout et les quelques rares spectateurs éparpillés dans les salles les rendent plus vides encore. Certains se souviennent du désenchantement, de la morosité et de la tristesse qui planaient ce jour-là: « C'était sinistre à mourir! »

L'année suivante, le *Marivaux* mettra à son tour définitivement un terme à ses activités. Pourtant, c'est aussi en 1992 que l'*UGC De Brouckère*, ex-*Eldorado*, rouvre ses installations après un an de travaux. Le nouveau complexe propose dix salles dont la plus petite dispose de 92 places et la plus grande de 766. L'infrastructure est des plus modernes: de vastes foyers sont aménagés, le spectateur bénéficie d'un confort feutré et de sièges larges. De plus, l'image, le son et l'acoustique des salles sont remarquables. Sa façade est formée d'une très large surface vitrée destinée à mettre en avant les dix affiches qui dominent un hall éclatant de lumière. C'est le début d'un nouvel intérêt à la fois pour le cinéma et pour le centre-ville



L'UGC De Brouckère.

qui retrouve, avec ce complexe, un pôle d'attraction très fort au succès immédiat.

Parallèlement, la valeur des anciens cinémas sur le plan patrimonial commence à être reconnue. Non seulement la salle et le foyer du *Plaza* sont définitivement protégés par un classement en 1992, mais la Région de Bruxelles-Capitale commande deux ans plus tard – à la veille du centenaire du cinéma – à l'association « La Rétine de Plateau » le premier inventaire complet des cinémas bruxellois (inédit) qui répertorie pas moins de 446 noms de salles à Bruxelles – on parle en l'occurrence d'appellations commerciales – depuis la naissance du cinématographe. Tout en mettant en évidence le triste état de ces lieux abandonnés pour la plupart, l'étude contribue également à la redécouverte de certaines salles oubliées ou cachées, la plus étonnante étant sans doute l'*Aegidium* (parvis de Saint-Gilles) aujourd'hui classé mais dont le hall Louis XVI et la salle arabisante

vert pâle aux arcs outrepassés servaient encore récemment de dépôt de meubles d'occasion!

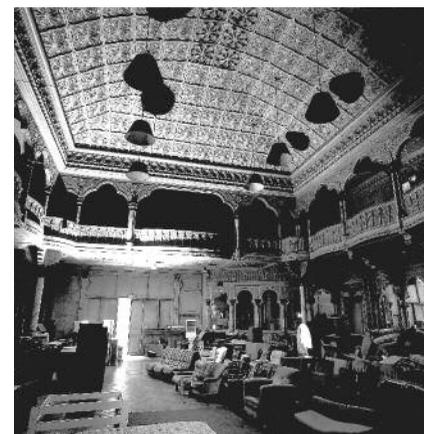
Que reste-t-il aujourd'hui des anciens cinémas, palais baroques ou petites salles de quartier? Si la chute manifeste de leur rendement sur le plan commercial peut expliquer leur disparition et les démolitions en chaîne, il n'en est pas moins évident que l'intérêt patrimonial de ces lieux, dont subsistent parfois l'architecture et la décoration intérieure d'origine, est réel et interpelle de plus en plus de Bruxellois. Parmi les cinémas qui furent conservés, peu nous sont cependant parvenus (presque) intacts. Seuls le *Saint-Michel* (rue Père Eudore Devroye, 2 à Etterbeek), l'*Albert Hall* (avenue Eudore Pirmez, 9 à Etterbeek), avec son dancing en sous-sol, et le *Movy* (rue des Moines, 21 à Forest) donnent encore une image fidèle de ce qu'ils étaient il y a de nombreuses années. Sauvé grâce à la passion et à la persévérance de son exploitant, Pierre Gueulette, le *Movy* est typique d'un certain cinéma d'ambiance: authentiques vestibule et hall intimes de 1934, salle aux lignes amples, aux surfaces unies et aux sièges colorés empruntés au cinéma *Victory*.

Malgré sa transformation en complexe en 1973, l'actuel *Arenberg-Galleries* garde aussi son charme de 1939 grâce à son hall, ses dégagements et son foyer à l'étage.

Au hasard des rues de Bruxelles, le regard attentif s'arrête parfois sur des façades curieuses, trahissant par leur structure si particulière le souvenir d'un ancien cinéma évanoui. Bien que la reconversion soit très difficile pour la plupart de ces bâtiments conçus pour une unique

L'Aegidium, parvis de Saint-Gilles.

Le Saint-Michel, vue de la salle.





Le Mirano (2002).

Le Century (1938).

fonction – du moins ceux possédant une façade et des dégagements de grandes dimensions – un certain nombre d'entre eux, même abandonnés, a échappé aux démolitions. Le *Métropole* s'élève toujours rue Neuve mais sa décoration intérieure est masquée par les aménagements modernes. Situés en vis-à-vis sur la chaussée de Louvain, le *Marignan* et le *Mirano* ont jusqu'ici conservé leur porche et auvent caractéristiques. Dans le prolongement de la chaussée, la partie haute d'une façade couverte de céramique blanche propre aux années 30 rappelle que le *Century* (n° 160) se tenait là jadis. À Molenbeek, les lettres du *Forum* sont encore bien visibles au n° 42 de la chaussée de Gand, de même que la façade du *Dixy* à Saint-Gilles et celle du *Relais* (rue du Relais, 57 à Ixelles). Au centre-ville, c'est la façade du *Caméo* de Gaston Ide, rue du Fossé-aux-Loups, qui a défié le temps et, près de la Bourse, se dresse toujours fièrement la façade du *Pathé Palace* surmontée du coq, emblème de la firme Pathé, et qui abrite actuellement le Théâtre national.

Mais d'autres cinémas, grandioses ou modestes, ont, eux, complètement disparu. Qui se souvient, par exemple, qu'à côté de l'actuel bowling situé au bas de la rue de Rollebeek, existait, jusqu'en 1947, le *Crosly Palace* ou que plusieurs galeries commerciales du bas de la ville étaient autrefois des cinémas? Ainsi l'*Agora* investissait le cœur de la galerie du même nom; le *Coliseum*, qui prospéra de 1919 à 1948, fut démoli afin de créer la galerie du Centre; non loin de là, rue du

Marché aux Poulets, l'espace qu'occupait le *Normandie* est devenu le passage Saint-Honoré.

Bien sûr, la ville évolue et s'adapte aux exigences de sa population. Les mentalités aussi varient avec les époques et ce qu'il nous semble aujourd'hui important de préserver des vieux cinémas, ou de ce que nous estimons être des témoins de notre passé, a pu être jugé autrefois insignifiant ou non prioritaire sur le plan patrimonial. Certaines autres salles ou façades mériteraient sans doute de bénéficier d'une protection définitive en raison de leurs réelles qualités sur le plan esthétique, historique et/ou technique, comme le *Métropole* et le *Variétés* ou le *Rialto*.



Le Normandie,
rue du Marché aux Poulets.

CINEMAS BENEFICIAIRES D'UNE PROTECTION

CL: arrêté de classement du ...

SV: arrêté d'inscription sur la liste de sauvegarde du ...

PLAZA

boulevard A. Max, 118 - Bruxelles

CL 23/07/1992

Salle et foyers

CINÉMA DES GALERIES

galerie de la Reine, 28 - Bruxelles

CL 18/11/1993

Totalité du cinéma

ELDORADO

place De Brouckère, 38 - Bruxelles

CL 28/04/1994

Totalité de l'ancienne grande salle

FORUM

chaussée de Gand, 42-46 - Molenbeek

SV 27/03/1997

Façade principale

MARIGNAN

chaussée de Louvain, 33 - Saint-Josse-

ten-Noode

SV 27/03/1997

Façade

MIRANO

chaussée de Louvain, 38 - Saint-Josse-

ten-Noode

SV 27/03/1997

Totalité du cinéma

MOVY CLUB

rue des Moines, 21 - Forest

SV 27/03/1997

Hall d'entrée, foyer, salle, cabine de projection

PATHÉ PALACE

boulevard Anspach, 85 - Bruxelles

CL 27/03/1997

Façades, partie supérieure de la cage d'escalier, foyer, plafond de la salle de spectacle

AEGIDIUM

parvis de Saint-Gilles, 18 - Saint-Gilles

SV 15/05/1997

Façade principale, toitures, cage d'escalier et foyer du 1^{er} étage, salle mauresque et salle Louis XV

KURSAAL

rue de Hal, 11 - Forest

SV 15/05/1997

Façade

RIALTO

rue Haute, 207 - Bruxelles

CL 15/05/1997

Façade à rue et toiture

MARIVAUX

boulevard A. Max, 104-106

et rue Saint-Pierre, 17-27 - Bruxelles

CL 28/05/1998

Certaines parties du complexe

CINÉMA PALACINO

(EX-CINÉMA COLONIAL)

ancienne chapelle Sainte-Anne partiellement reconstruite contre l'église de la Madeleine - rue de la Madeleine - Bruxelles

CL 29/11/2001

Façade avant et façade latérale droite



Plaque commémorative, galerie du Roi.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

François Bolen, *Histoire authentique, anecdotique et critique du cinéma belge depuis ses lointaines origines*, éd. Memo et Codec, Bruxelles, 1978.

Jacques Deraeve et J.-M. Duvoisnel, catalogue de l'exposition *L'heure bleue – la vie nocturne à Bruxelles de 1830 à 1940*, Crédit communal, 1987

Inventaire des salles de cinéma de la Région de Bruxelles (inédit), association « La Rétine de Plateau », Région de Bruxelles-Capitale, Bruxelles, 1994.

G. Onclinx, *Les débuts du cinématographe des Frères Lumière à Bruxelles d'après les journaux du temps*, in: *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1955.

L. Renieu, *Histoire des théâtres de Bruxelles de leurs origines jusqu'à nos jours*, 2 tomes, Duchastre et Van Buggenhoudt, Paris, 1928.

Revue Architecture d'aujourd'hui, 1933.

Revue Bâtir, de 1933 à 1940.

Pour l'actualité des anciennes salles de cinémas de Bruxelles ainsi que les visites: asbl « Sept Art-Là »: www.7artla.org; pour des infos sur le procédé du cinérama: www.cineramaadventure.com.

Dans la même collection

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^E SIÈCLE GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD (FR - NL - ESP - GB)
8. ANDERLECHT LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ERASME (FR - NL)
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB) MARGUERITE, AMBIBORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À SAINT-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWÉ (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)
22. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (FR - NL)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (FR - NL)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (FR - NL)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (FR - NL)
26. MARCHÉS DU PENTAGONE (FR - NL)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (FR - NL)
28. UCCLE, MAISONS ET VILLAS (FR - NL)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (FR - NL)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (FR - NL)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (FR - NL)
32. L'ABBAYE DE LA CAMBRE (FR - NL)
33. L'AVENUE MOLIÈRE ET LE QUARTIER BERKENDAEL (FR - NL)
34. LES CITÉS-JARDINS LE LOGIS ET FLORÉAL (FR - NL)
35. CINÉMAS BRUXELLOIS (FR - NL)
36. LA RUE AUX LAINES ET SES DEMEURES HISTORIQUES (FR - NL)
37. LE DOMAINE ROYAL DE LAEKEN (FR - NL)
38. CIMETIÈRES ET NÉCROPOLES (FR - NL)
39. HISTOIRE DES ÉCOLES BRUXELLOISES (FR - NL)
40. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PORTE DE HAL À LA PLACE ROGIER (FR - NL)
41. L'ABBAYE DE DIELEGHEM (FR - NL)
42. L'ANCIEN PALAIS DU COUDENBERG (FR - NL - GB)
43. LES IMMEUBLES À APPARTEMENTS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES (FR - NL)
44. LA CITÉ ADMINISTRATIVE DE L'ÉTAT (FR - NL)
45. L'HÔTEL COMMUNAL DE SCHAERBEEK ET LA PLACE COUGNON (FR - NL)
46. LES MAROLLES (FR - NL)
47. AU CŒUR DE FOREST ÉGLISE SAINT-DENIS, ABBAYE, MAISON COMMUNALE (FR - NL)
48. BRUXELLES ET SES CAFÉS (FR - NL)
49. LE PATRIMOINE RURAL (FR - NL)
50. LE PATRIMOINE MILITAIRE (FR - NL)
51. BRUGMANN L'HÔPITAL-JARDIN DE VICTOR HORTA (FR - NL)
52. GANSHOREN ENTREVILLE ET NATURE (NL - FR)
53. LE QUARTIER DE L'ALTITUDE CENT (NL - FR)

Collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**.

Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

L'histoire des cinémas bruxellois

À quelques rares exceptions près, les salles de cinéma sont aujourd'hui groupées dans de vastes complexes multisalles stéréotypés.

Avant l'invasion télévisuelle, Bruxelles a compté d'innombrables cinémas. Certains, le long des boulevards centraux et dans le haut de la ville, étaient conçus comme de véritables palais à la gloire du septième art.

D'autres, plus modestes, appartenaient à la multitude des cinémas de quartier qui, jusque dans les années 1950, firent l'âge d'or du cinéma.

Ainsi, 446 salles furent dénombrées à Bruxelles. La quasi-totalité d'entre elles a disparu.

Seules, aujourd'hui, quelques salles – *le Métropole, le Marivaux, l'Aegidium, le Variétés, le Plaza, le Pathé Palace ou l'Albert Hall* – profondément transformées et réaffectées à d'autres usages, demeurent les témoins de ces lieux magiques sur les écrans desquels défilèrent toutes les stars de Hollywood.

Willem Draps,
Secrétaire d'État
chargé des Monuments et des Sites

